This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

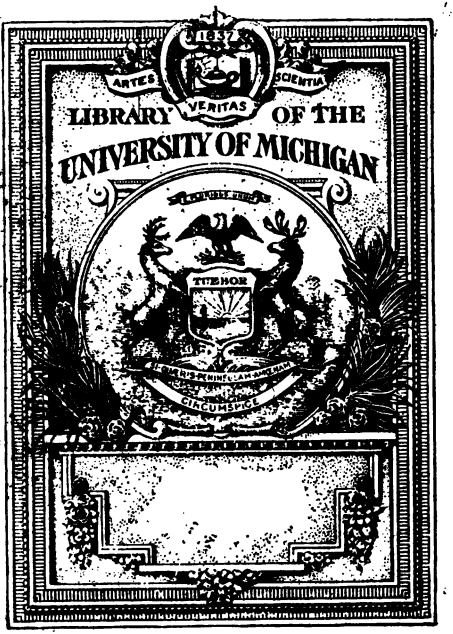
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

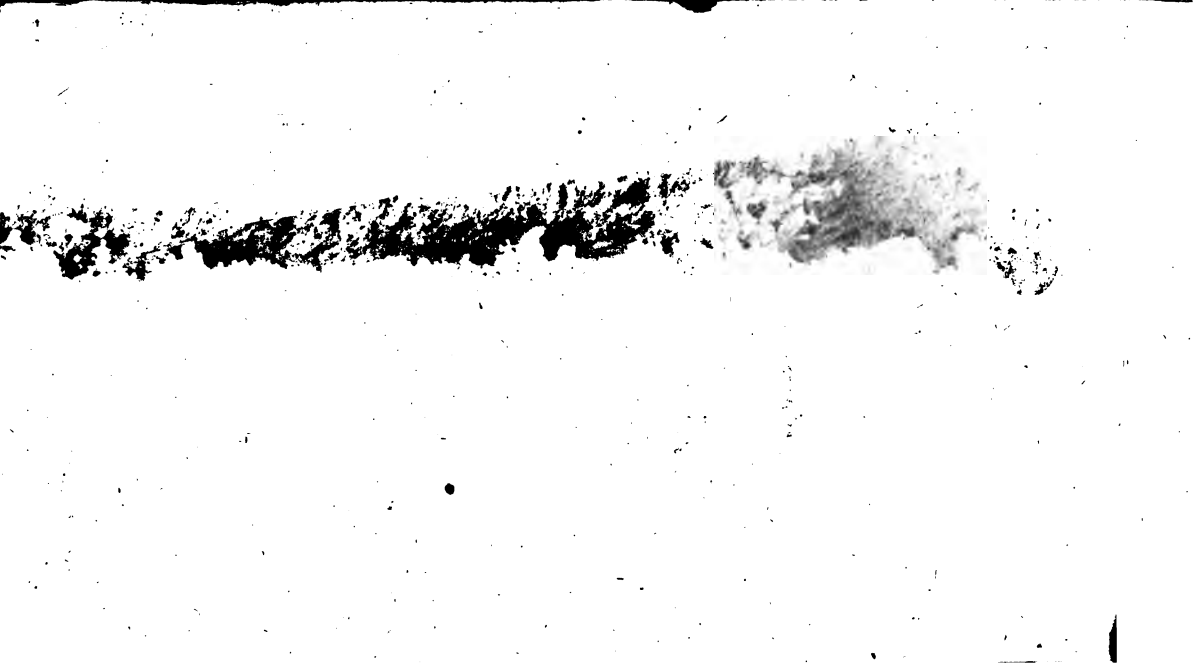
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



848
C85ma

MATHILDE.

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES

PAR Mme. COTTIN, Marie (Risteau) called Sophie, 1770-1807.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ J. MICHAUD, QUAI DES AUGUSTINS, No. 70.

AN XIII. (1805.)

J. h.
Valleteau
de Chabrey

Librarian
Champion
18-13-23
3034

MATHILDE.

CHAPITRE VI.

» Je n'avais pas encore passé un mois à la cour de Damas, que, grâce à la protection de Malek Adhel, j'avais obtenu de Saladin une trève de trois ans, mais à des conditions si avantageuses, que Lusignan lui-même n'aurait jamais osé en demander de pareilles : Malek Adhel, plein d'une généreuse confiance, avait engagé son frère à se livrer à ma seule parole, à n'exiger de moi, pour otage, ni ville, ni citadelle, ni château fort, et l'amitié l'avait obtenu de Saladin, en dépit des représentations de la pru-

dence : déjà le traité venait d'être signé, déjà le sultan avait donné des ordres pour qu'on suspendît jusqu'à l'expiration de la trève les fortifications qu'il faisait élever à Rama, lorsque le marquis de Tyr apprenant des nouvelles si favorables pour son rival, oublia sans doute qu'elles l'étaient plus encore pour les chrétiens et se décida à détruire par une perfidie, tous les succès que j'avais obtenus et le bien que je venais de faire : c'est le moment où les hostilités sont suspendues, où la trève va être jurée et la paix solidement établie, qu'il choisit pour armer ses soldats et aller attaquer, piller, ravager une caravane chargée de trésors que Saladin envoyait à la Mecque et à la Caabah (1).

(1) Temple de la Mecque.

A la nouvelle de cette trahison la cour de Damas où j'étais encore, retentit de cris de fureur; le sultan ne voulut point comprendre que, les intérêts de Lusignan étant opposés à ceux de Conrad, le crime de celui-ci ne devait point être imputé à l'autre; il ne vit que son outrage; il crut que tous les chrétiens en étaient complices et méritaient également sa vengeance; aussi dans le premier mouvement de son indignation, il ordonna que je fusse chargé de chaînes et jeté dans un cachot; Malek Adhel s'y opposa, quoiqu'il partageât tout le ressentiment de son frère contre les chrétiens, quoiqu'il dût être d'autant plus irrité contr'eux qu'il avait répondu de leur bonne foi sur sa tête; il osa représenter à son frère que la perfidie de leurs ennemis n'autorisait pas la leur, que

la personne d'un ambassadeur devait être sacrée, et que tout en détestant ceux dont je soutenais les intérêts, il défendrait ma liberté et ma vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. Saladin lui répondit : — Je mets un bien moindre prix à l'empire que je possède, qu'à l'ami qui vient de m'empêcher de commettre une grande faute ! Fais ce que tu voudras ; je remets la personne de l'archevêque sous ta garde. — Tes sujets, reprit Malek Adhel, sont si justement indignés contre le peuple téméraire qui a osé attenter au trésor que tu envoyais au tombeau du prophète, que je ne crois pas que l'archevêque de Tyr pût traverser tes états avec sûreté ; permets donc que je l'accompagne jusqu'aux portes de Jérusalem, et ce devoir rem

pli, permets-moi d'en remplir un autre non moins sacré ; permets-moi de venger mon frère, le prophète, et la foi des traités odieusement violée. — Je le veux, s'écria Saladin ; je veux aussi qu'avant peu de jours, nous mettions le siège devant Jérusalem, et que ce sabre que je te donne en ce moment soit le premier que je voie briller sur le haut de ses remparts. — Tu l'y verras, reprit Malek Adhel, en pressant le soudan contre sa poitrine ; tu sais que ton frère ne t'a jamais rien promis en vain. — Je le sais, dit le sultan, et je lis dans tes yeux que les chrétiens sont perdus! — Ils le sont, s'écria vivement le prince, et ils se séparèrent.

Malek Adhel n'exécuta que trop fidèlement la promesse qu'il venait de donner à son frère ; après m'avoir conduit jusqu'aux terres des chrétiens

avec des soins si généreux, que la reconnaissance me fait un devoir de ne jamais les oublier, il poursuivit l'armée de Conrad qui revenait vers Tyr chargée des dépouilles de la caravane; il l'attaqua, la battit et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on comptait Raimond de Tripoli et Renaud de Châtillon : mais à peine achevait-il cette victoire, qu'il entend parler de la bataille qui va se donner à Tibériade; pour notre malheur, il y court; et pour notre plus grand malheur encore, Lusignan refuse d'écouter mes avis, et loin de se renfermer dans les murs de Jérusalem, ainsi que la prudence le lui demandait, il fait ouvrir les portes de la ville, sort à la tête de son armée et accepte le combat qu'on lui propose. Vous n'avez que trop entendu le récit de cette fameuse et

à jamais déplorable journée, qui abattit presqu'entièrement la puissance chrétienne dans l'Orient ; le corps des templiers détruit, les plus illustres capitaines privés de vie, le roi lui-même fait prisonnier, n'étaient que les terribles avant-coureurs d'un malheur bien plus terrible. Jérusalem résistait encore ; mais que pouvaient des femmes, des vieillards, des enfants qui pleuraient leurs chefs et leurs soutiens, contre une armée triomphante et nombreuse ? En vain Sibylle s'efforçait-elle d'encourager le peu de soldats qui nous restait ; en vain, répétai-je à ce peuple éperdu, qu'il valait mieux mourir sur le tombeau de son Dieu que de l'abandonner aux mains des infidèles : on ne nous répondait que par un morne silence ; l'horrible famine abattait tous les courages, le temple saint était

désert ; on ne voyait que des visages pâles et livides se traîner dans les rues comme des ombres pour y disputer la pâture des plus vils animaux ; on n'entendait que les sourds gémissements de la faim et les derniers soupirs de la vie. Ainsi se vérifièrent sous nos yeux les tristes paroles du prophète :

(1) « Les anciens de la fille de Sion » sont assis sur la poussière et se » taisent. Ils ont mis de la poudre » sur leurs têtes et se sont ceints de » sacs : les vierges de Jérusalem bais- » sent les yeux vers la terre et pleu- » rent ».

Hélas ! madame, comment vous peindrai-je ce jour de désolation où il fallut se résoudre à capituler : ce jour où la triste Jérusalem ouvrit ses

(1) *Lamentations de Jérémie*, ch. 2, vers. 10.

portés à un vainqueur superbe, et vit en frémissant le bras de Malek Adhel arborer le premier sur ses murailles les odieuses enseignes du croissant : cependant, je dois convenir que c'est à la protection de ce prince que nous dûmes une capitulation plus honorable et la permission de nous retirer à Antioche avec nos familles et nos trésors ; il délivra tous les prisonniers qu'il avait faits à Tibériade, et paya de ses deniers la rançon des captifs dont il ne disposait pas ; il donna de riches présents aux femmes dont les époux avaient péri dans le combat ; il voulu que les blessés fussent traités à ses dépends, et obtint de Saladin, que les frères hospitaliers continueraient à en avoir soin jusqu'à leur parfaite guérison ; enfin, madame, j'avoue qu'en cette circonstance, ce prince fit éclater

des vertus inconnues à ce siècle ; l'Orient étonné les admira, les musulmans en étaient fiers, les chrétiens en étaient touchés ; mais tous le louaient, le bénissaient ; et c'est à ce foyer d'adoration universelle que s'allumèrent les premières étincelles de la funeste passion qui perdit la fille d'Amaury. Cette princesse était avec Lusignan à la tête de l'armée qui fut vaincue à Tibériade, portant sa valeur partout où le carnage était le plus terrible : elle se trouvait toujours auprès de Malek Adhel ; plusieurs fois ils combattirent ensemble : elle résista long-temps ; enfin, obligée de céder, elle apprit à son vainqueur étonné, que l'ennemi qu'il avait eu tant de peine à soumettre était une femme, et elle le suivit dans sa tente. Depuis ce jour, elle abandonna le parti des chrétiens, renonça à sa foi, et devint

la première esclave du prince dont elle était née l'ennemie; c'est ainsi qu'Agnès, en bravant les préjugés de son sexe en avait abandonné les vertus, et il devait être plus malaisé de triompher de sa valeur que de sa modestie.

Aussi le sentiment que lui inspira Malek Adhel ne fut point cette tendresse que la vertu permet aux femmes: ce fut une de ces passions effrénées telle qu'il en naît dans le cœur des guerriers, et qui, semblables à un torrent enflammé, se répandent à flots précipités sans craindre ni l'éclat ni le bruit. Ah! que ne doit-on pas attendre d'une vierge qui a rompu une fois les chaînes de l'austère pudeur! elle tombe avec d'autant plus de force que ses liens étaient plus étroits; ainsi, Agnès habituée à n'obéir qu'aux mouvements impétueux de son ame, aima le prince

avec la même ardeur qu'elle avait aimé les combats; elle voulut être son épouse, et Malek Adhel qui ne pouvait l'estimer, consentit cependant à lui en donner le titre. — Mon père, interrompit Bérengère, à une femme qu'il n'estimait pas? — Ce titre d'épouse, reprit l'archevêque, est très-loin d'être aussi saint chez les musulmans que chez les chrétiens, plusieurs femmes le partagent et le goût de leur maître est la loi qui les répudie. — Se peut-il, interrompit une seconde fois la reine, en joignant les mains, qu'une chrétienne se soit soumise à une telle humiliation! — Ah! madame, cette honteuse folie qu'on nomme amour, répliqua Guillaume, avait persuadé à Agnès qu'il y avait de la gloire dans cette humiliation, qu'il y avait de la gloire à aimer au point de compter pour

rien l'estime des hommes et le jugement de Dieu. C'est ainsi que, se trompant toujours et croyant voir la gloire dans la célébrité, elle avait quitté le fuseau pour l'épée, et l'ombre de la retraite pour le bruit des armes; et c'est ainsi que s'égareront toujours celles qui, dédaignant la place que Dieu leur a marquée, et les qualités qui sont leur partage, substituent à leurs humbles vertus les vertus audacieuses des hommes, et confondant ce que le ciel a divisé, n'appartiennent au sexe qu'elles quittent et à celui qu'elles adoptent que pour réunir les vices de tous deux. — Et que devint Agnès, mon père, s'écria la reine: sans doute elle n'a point connu d'heureux jours? — Non, madame, reprit Guillaume, la passion qui est la force qui nous écarte le plus violemment de nos devoirs

étant la route du vice est toujours celle du malheur: Agnès a souffert toutes les peines qu'elle méritait, quoiqu'un musulman ne connaisse guère cette délicatesse qui compte pour rien les charmes extérieurs quand les qualités de l'ame ne l'accompagnent pas; cependant, elle a eu la honte d'être méprisée par son ravisseur; sans doute, à la place de Malek Adhel un chrétien aurait fait plus, il aurait repoussé avec indignation une jeune fille qui se donnait à lui sans pudeur; Malek Adhel hésita un moment: hésiter était beaucoup pour lui, car telle est la supériorité de notre sainte religion sur toutes les autres, que la même action qui chez les infidèles est une rare vertu n'est chez nous qu'un simple devoir; de sorte que dans cette circonstance quand la volupté et

l'honneur luttaient ensemble, en résistant un moment à la voix de la première, Malek Adhel était généreux, et qu'en résistant un moment au cri de l'autre, un chrétien eût été coupable. Je ne vous peindrai point Agnès abandonnant sa patrie et son Dieu pour suivre un infidèle, quittant les degrés du trône où elle était placée, pour s'enfermer dans un sérail, et sa superbe armure pour l'habit d'une esclave; jetons, jetons un voile sur l'égarement de cette malheureuse princesse; ne nous retraçons point sa faute: puisqu'elle commence à s'en répentir, commençons à la plaindre et ne soyons pas plus sévères que Dieu qui ne ferme jamais les trésors de sa grâce au pécheur repentant.

Enfin il se leva, ce funeste jour où il fallut abandonner Jérusalem: les

habitants mêmes qui avaient demandé sa reddition, et la liberté de quitter la ville, pleuraient alors de l'avoir obtenue : ils ne pouvaient se consoler de la perte des saints lieux ; et c'était un spectacle bien attendrissant, que de les voir s'embrasser les uns les autres, se demander pardon de leur haine, de leurs divisions, lever les mains au ciel en gémissant, baiser avec respect les murailles des églises qu'ils ne devaient plus revoir, se tenir prosternés dans le saint sépulcre, le visage collé contre terre, et arroser de larmes de sang les lieux où leur Sauveur était mort. La reine Sibylle, la tête rasée, et couverte d'habits lugubres, ouvrait la marche, et conduisait ses sujets éplorés : en la voyant, Saladin parut ému de sa profonde douleur : il s'approcha d'elle avec respect, et lui dit que, venant d'être

armé chevalier par Hugues de Tibériade (1), il voulait commencer ce jour même à suivre les loix de la chevalerie, en lui octroyant un don selon la coutume de nos anciens paladins; la reine n'hésita point à demander la liberté de son époux; et l'adroit sultan, qui s'attendait bien à cette prière, feignit cependant d'en être surpris et sembla n'y souscrire que par un saint respect pour sa promesse; mais au fond de l'ame, il était fort aise d'avoir un prétexte aussi magnanime de rendre la liberté à Lusignan, car il n'ignorait pas que cette liberté allait être une source de nouvelles divisions parmi les chré-

(1) Voyez l'*Histoire de Saladin*, par M. Marin, Pièces justificatives, où il est dit que ce grand prince reçut les éperons de la main de Hugues de Tibériade son prisonnier, après la prise de Jérusalem.

tiens: en effet, si ce prince fût demeuré dans les chaînes des Sarrasins, tous les partis se seraient réunis autour de Conrad, unis alors de forces et d'intentions : dirigés par un seul chef, ils auraient pu tenir tête à l'armée de Saladin, au lieu que Lusignan, en redevenant libre, fit valoir de nouveau ses droits au royaume qu'il venait de perdre. Conrad indigné de cette obstination lui fit cruellement fermer les portes de Tyr, la seule ville qui restait aux chrétiens : alors les partis se divisèrent de plus en plus, et les haines s'envenimèrent au point que Lusignan et Conrad étaient plus ennemis l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient de Saladin lui-même ; et tandis que méprisant mes remontrances, oubliant l'intérêt de leurs frères, ils se disputaient honteusement un

trône qu'ils n'avaient pas su défendre, tout l'Orient ébloui de la feinte générosité du sultan, applaudissait à sa conduite en élevant jusqu'aux nues la grandeur d'une action qui n'était au fond que le fruit de la plus adroite politique.

Ce fut à cette époque que je m'embarquai pour l'Europe : vous savez, madame, quels puissants secours j'obtins de tous les princes chrétiens ; peu contents d'ouvrir le champ d'honneur à la vaillance, à la gloire, à la piété, ils ont voulu y marcher eux-mêmes et donner l'exemple à leurs sujets : les voilà qui accourent en foule sur nos bords désolés ; non, une plus grande ardeur n'animait point leurs ancêtres à la première croisade : nul alors ne brûlait d'une plus sainte flamme, et n'était plus disposé à verser tout son sang pour recon-

quérir le tombeau de son Dieu. Ah! sans doute, nous verrons s'éteindre les dissensions de Conrad et de Lusignan devant le magnanime exemple qu'ils reçoivent de Richard, de Philippe-Auguste, et de tant d'autres princes d'Europe qui, pour l'intérêt de la religion, abandonnent de vastes et florissants états, et à travers tous les périls d'une mer orageuse viennent chercher la mort dans un climat étranger. O mon Dieu! continua l'archevêque en élevant ses mains vénérables vers le ciel, vous ne voudrez point assurément que de si belles espérances soient détruites et qu'un si grand dévoûment soit sans effet; vous ferez luire ce jour glorieux où les chrétiens, après avoir acheté le repos par le travail; et la victoire par le combat, rentreront dans Jérusalem consolée pour y faire retentir

de toutes parts les cris de leur reconnaissance et de leur amour : et là, purifiés par le malheur ils prendront de nouvelles mœurs, d'autres sentiments, et donneront un tel exemple de sagesse et de vertu aux nations voisines, que celles-ci émues, édifiées et converties par leur changement, accourront dans votre temple et ne formeront plus avec vos anciens serviteurs qu'un seul peuple, un seul culte et un seul cœur.. ». En parlant ainsi, le bon archevêque était si pénétré de ce qu'il disait; il croyait si bien lire dans l'avenir la confirmation de ses espérances, que l'image d'un pareil bonheur remplit sa poitrine de trop d'émotion pour qu'il lui fût possible de continuer; il s'arrêta, mais ses regards enflammés, sa tête élevée vers le ciel et son silence tout vivant de ferveur

indiquaient assez que le cœur était encore en prières quoique les lèvres n'en articulassent plus.

Déjà les premières ombres de la nuit commençaient à envelopper le bosquet d'orangers, et donnaient à la nature cette teinte de mélancolie qui favorise si bien les méditations religieuses et les tendres rêveries, lorsque le léger bruit d'un vêtement qui glissait à travers les feuilles vint frapper l'oreille de l'archevêque et des deux princesses, et les arracher à leurs réflexions. Bientôt ils virent paraître à l'entrée du bocage une esclave qui semblait désirer et craindre de s'approcher. — Qui êtes vous? lui demanda Guillaume, en faisant quelques pas vers elle. — A cette question, l'inconnue se précipita la face contre terre, avec de tels gémissements, qu'on eût cru son cœur prêt

à se briser. — Malheureuse Agnès, est-ce vous? s'écria l'archevêque, en reculant involontairement. — Mon père, reprit la princesse, ne vous éloignez pas; ne m'accablez pas, car la mort est dans mon sein, et mon dernier moment approche. — O mon père, interrompit vivement Mathilde, en s'approchant de la fille d'Amaury; hâtez vous de lui donner vos secours, car elle dit qu'elle va mourir et son ame peut être sauvée encore. — Est-ce la princesse d'Angleterre que je vois, s'écria Agnès; est-ce elle qui parle en ma faveur? — Oui, je la reconnais à son habit, surtout à sa merveilleuse et fatale beauté: Dieu! me faut-il être réduite à ce comble d'humiliation de devoir quelque chose aux prières de celle qui m'a fait tant de mal? — Qu'entends-je, reprit Mathilde étonnée:

étrangère dans ces lieux, prisonnière dans ce palais, ne connaissant votre nom et votre existence que depuis quelques heures; que me reprochez-vous et quel mal ai-je pu vous faire? — Elle le demande, s'écria douloureusement Agnès; elle qui m'a chassée du cœur où je régnais; qui m'a ravi un amour auquel j'avais tout sacrifié; elle enfin l'unique cause de mon opprobre et de mon désespoir... — Arrêtez, arrêtez, Agnès, interrompit impérieusement l'archevêque, votre opprobre est dans vos regrets; ah! malheureuse, si vous étiez pénétrée d'un vrai repentir, tiendriez-vous un pareil langage? ne béniriez-vous pas l'instant qui en éloignant de vous l'objet de votre criminelle ardeur, vous a comme forcée de recourir aux miséricordes du ciel. — Que parlez-vous du ciel,

s'écria Agnès égarée, qu'est-ce que le ciel sans Malek Adhel, et quel Dieu puis-je implorer quand celui que je m'étais choisi m'abandonne et me méprise? — Si tels sont vos sentiments, reprit l'archevêque d'un ton sévère; si votre ame est toujours sous le poids de la réprobation, pourquoi êtes-vous ici; pourquoi porter vos cris licentieux jusqu'aux oreilles de cette noble reine et de cette chaste vierge, et que venez-vous chercher auprès de moi? — A ces mots, la fille d'Amaury, reprenant tout son orgueil, répondit d'une voix fière et assurée: — Je viens y chercher un abri contre l'ingrat qui me répudie; j'y viens demander des armes pour me défendre et me venger; qu'on me rende la lance et l'épée, et mon bras saura bien soustraire la princesse de Jéru-

salem à la honte d'être traitée comme la dernière des esclaves. — Et de quel droit la princesse de Jérusalem espère-t-elle être traitée autrement, répliqua l'archevêque avec indignation, quand elle s'est placée par sa conduite au-dessous des plus méprisables créatures de son sexe; allez, allez, misérable Agnès: retournez dans ce palais; abaissez-vous sous les pieds de votre superbe arabe; implorez le sourd Mahomet... Le jour de la condamnation n'est pas loin; il approche, il se hâte, il va vous engloutir; déjà le ciel vous annonce par ma voix votre éternel arrêt.... — O mon père, ne le prononcez pas, interrompit Mathilde, en fondant en larmes. Vos lèvres pourraient-elles s'ouvrir pour prononcer de si terribles paroles: prenez

pitié de l'infortunée qui va mourir sans secours et qui n'a plus la force de vous en demander. — La reine s'approcha aussi de l'archevêque, et lui dit à demi voix : — Mon père, ne lui adresserez-vous pas quelques mots plus doux, et ne voulez point essayer de la ramener à Dieu. — Je ne le veux point, dites-vous, répliqua Guillaume, en essuyant des pleurs qui coulaient sur ses joues vénérables; madame, pouvez-vous le croire? ah! vous ne savez pas le mal que me fait son endurcissement, ni avec quelle joie je donnerais mon sang pour racheter son péché; mais, que puis-je faire si elle ne se repent pas? que puis-je faire si ce n'est d'invoquer pour elle les grâces du Tout-puissant? — Il achevait à peine, quand l'esclave qui avait parlé à la

reine quelques heures auparavant, entra, et s'adressant à la princesse de Jérusalem, elle s'écria : — On vient de s'apercevoir de votre absence, madame, on vous cherche dans tout le sérail : j'ai profité de la rumeur qui y règne pour m'échapper et vous suivre : nous voici en sureté toutes deux, car la route qui nous à conduites ici n'est connue de personne, et le palais de la reine d'Angleterre est un asile inviolable où l'œil d'aucun musulman ne peut pénétrer. — Madame, dit alors Agnès, vous voyez que mon sort est entre vos mains ; ne m'accorderez-vous pas un asile dans votre palais ; ne me rendrez-vous pas ma liberté, mes armes, la vengeance..? — Le ton dont elle prononça ces mots fit frémir Mathilde : ce n'était pas celui qui

pouvait persuader la reine; Agnès voyant qu'elle hésitait, se hâta d'ajouter : — Je m'entends mal à vous prier, madame; mais songez qu'habituée à commander depuis mon enfance, la prière est pour moi une langue étrangère, que je n'y ai eu recours que pour fuir l'esclavage, et que je ne l'aurais pas employée pour sauver ma vie. — Je ne résisterai point à votre désir, répondit la reine, je ne résisterai point à l'espoir de contribuer à votre salut en brisant la chaîne qui vous retient ici: venez, madame, venez revoir des chrétiens, venez pleurer avec eux, sur le jour funeste où vous avez cessé de les nommer vos frères, et par de longs et fréquents actes de repentir, obtenez de la clémence infinie de Dieu, un pardon que la clémen-

ce des hommes ne vous accorderait peut-être pas. Je verrai le prince Malek Adhel à son retour du Caire, je lui demanderai de vous permettre de vous éloigner d'ici... — Non, madame, non, interrompit impétueusement Agnès, ne lui demandez rien, je vous supplie : je veux le fuir sans qu'il le sache, surtout sans qu'il y consente, laissez-moi le soin de mon sort; c'est à travers les déserts que, seule à pied sous l'armure d'un guerrier, je veux aller chercher une retraite, que je ne devrai qu'à vos bontés et à mon courage! — L'archevêque dit alors que ce n'était pas le moment de savoir si une pareille demande pouvait lui être accordée, et qu'elle devait se contenter d'attendre son sort en silence auprès de la généreuse bienfaitrice qui consentait

à lui donner un asile. — Agnès n'osa rien répliquer à l'ordre de Guillaume : elle abattit son voile devant son visage, s'appuya sur son esclave, et suivit la reine dans son palais. Comme il n'entrait chez les princesses que des personnes de leur choix, elles purent facilement s'assurer de leur discrétion sur l'asile momentané qu'elles accordaient à la fille d'Amaury. Mathilde céda avec plaisir, à cette princesse, la chambre qu'elle occupait : Agnès s'y établit le soir même ; et Mathilde ravie de l'y voir à son aise, se retira dans un petit cabinet voisin qui n'avait d'autres meubles que deux tabourets et un petit lit de repos. A peine fut-elle seule dans ce modeste réduit, que le souvenir de ce qu'elle venait d'entendre, de ce qu'elle avait compris,

et plus encore de ce qu'elle n'avait pas compris, vint éveiller de nouvelles pensées, et lui révéler que le monde et le cœur des hommes étaient pleins de mystères qui lui étaient entièrement inconnus : elle se blâmait de se laisser ainsi posséder par des idées qu'il ne lui était pas permis d'approfondir ; mais, les efforts mêmes qu'elle faisait pour les chasser, les lui rappelaient sans cesse ; et la curiosité d'une jeune fille qui s'inquiète de ce qu'on lui cache, avait peine à céder à la pudeur d'une vierge qui s'alarme de ce qu'elle entrevoit. Cependant, seize ans d'innocence l'emportèrent bientôt sur un trouble de quelques heures : en offrant à Dieu ses prières accoutumées, elle oublia insensiblement les discours, les torts et les

accusations de la fille d'Amaury, et de tous les sentiments qui l'avaient agitée, il ne lui resta plus que celui d'une profonde pitié pour des maux d'autant plus redoutables à ses yeux qu'elle en comprenait moins la cause ; mais la pitié, qui pour les ames tendres est plus un plaisir qu'une peine, ne l'empêcha point de trouver sur son étroite couche, ce sommeil doux et paisible qu'une conscience pure finit toujours par obtenir.

CHAPITRE VII.

La princesse de Jérusalem était trop étrangère à cette paix qui régnait dans l'ame de Mathilde, pour qu'il lui fût possible de goûter le même repos. Les tourments de l'orgueil et ceux d'une conscience effrayée, fermaient son cœur à ces sentiments de contrition qui seuls soulagent et fortifient le pécheur abattu: plus irritée des humiliations que sa faute lui causait, que, repentante de l'avoir commise, elle n'éprouvait que des remords arides et sans larmes, et une sorte de haine universelle qui s'étendait également et sur l'amant qui la méprisait, et sur la bienfai-

trice qui consentait à la sauver, et sur le Dieu auquel elle s'était donnée, et sur celui qu'elle avait abjuré, et sur l'innocence de cette vierge qu'on lui préférait; mais plus encore (et c'était là le pire de ses tourments) sur elle-même, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'accuser seule de l'état honteux où elle se voyait réduite. En vain cherchait-elle à se fuir, elle ne pouvait s'échapper: la douleur de sa honte s'accroissait par le souvenir de sa célébrité, et cette nécessité irrévocable qui la liait à sa pensée, et la forçait à vivre avec elle-même, la jetait dans des accès de désespoir, auprès desquels la folie et la mort eussent été de grands biens. Si quelquefois l'image de Malek Adhel venait la détourner de sa propre image, ce n'était que pour lui présenter un nouveau malheur; car, non seule-

ment elle se voyait dédaignée par l'homme auquel elle avait sacrifié le monde et l'éternité ; mais elle allait en être séparée, et il allait y consentir... A cette pensée, la plus cruelle de toutes les pensées pour une ame que la passion brûle encore, l'infortunée Agnès qui durant cette longue nuit n'avait pu trouver un moment de sommeil, laissa échapper un cri si perçant et si douloureux, qu'il retentit aux oreilles de Mathilde et l'éveilla en sursaut ; elle se lève, regarde autour d'elle ; le jour commençait à éclairer l'Orient de ses premiers feux, elle n'aperçoit rien ; mais elle écoute d'où peut venir le bruit qui l'a frappée, et elle distingue de sourds gémissements qui partent de la chambre d'Agnès : elle y court aussitôt, et la trouve debout marchant à grands pas dans la cham-

bre, pâle, éperdue, criant de douleur, mais ne pleurant pas. — Que me veux-tu, s'écria-t-elle, à l'instant qu'elle aperçut la vierge? pourquoi ton aspect angélique vient-il me présenter la vue de tout ce qui me manque, et accroître le trouble qui me dévore? — Vos plaintes sont venues jusqu'à moi, répondit Mathilde, j'ai cru que vous étiez malade, et je venais vous offrir mes soins.—Malade, reprit Agnès, en la regardant fixement: je le suis en effet, et beaucoup; mais, que m'importent tes soins, penses-tu qu'ils me guériront? Ah! si tu veux soulager les horribles tourments que tu me causes, rends-moi le cœur que tu m'as pris, rends-moi l'amour de Malek Adhel, rends-moi mon amant. — Grâce au ciel, répondit la princesse, en rougissant, le cœur de cet infidèle n'est point à moi et je

n'en dispose pas. — Que n'as-tu dit vrai, interrompit Agnès, en lui saisissant la main avec une brusque vivacité, je donnerais ma vie pour le croire un instant; mais écoute: s'il te l'offrait jamais, ce cœur dont la possession est le premier bien de la terre et du ciel, ne l'accepte pas, car tu tomberais bientôt dans l'état où tu me vois? — Mais cet état affreux dont mon ame est épouvantée, reprit doucement Mathilde, ne pouvez-vous pas en sortir? Ne pouvez-vous pas fuir le prince?—Le fuir! que dis tu? fuir Malek Adhel! non, je ne le puis pas; non, je ne puis m'arracher aux délices de son amour; si tu savais qu'elle félicité je goûtais à oublier près de lui ma patrie, ma famille, mes crimes et mon Dieu même!.... Tu frémis, Mathilde, et jamais tes oreilles n'ouïrent de pareils forfaits.

Eh bien! tu ne sais pas tout encore; non, tu ne sais pas jusqu'à quel excès d'impiété l'amour à pu m'entraîner. J'ai désiré l'anéantissement de l'empire du Christ, parce qu'il peut s'élever contre celui de mon amant; j'ai désiré voir cet amant régner seul sur tous les rois et les mondes enchaînés; j'allais le suivre à l'armée, combattre contre la cause que je soutenais autrefois, et, pour défendre une tête adorée, lever l'épée contre mon propre sang, et le Dieu de mes pères... Enfin, dans ce moment même, quand Guillaume m'ouvre la voie du repentir et que mon ingrat époux m'abandonne et me hait, l'idée de le fuir, de m'en séparer à jamais, est plus terrible à mes yeux que celle de ma damnation éternelle... Et toi, barbare fille, auteur de tous mes maux, laisse-moi,

et va dire à ton archevêque que je ne veux point d'un ciel qui n'a point l'amour de Malek Adhel à m'offrir. —

Pendant tout ce discours, Mathilde était demeurée immobile et tremblante : l'expression d'une passion aussi effrénée lui faisait horreur : incapable de répondre un seul mot à des discours si nouveaux pour elle : impatiente de s'affranchir de la honte de les écouter, elle ne pouvait se résoudre pourtant à laisser Agnès seule en proie à son affreux délire ; cependant elle sortit pour appeler ses femmes et les envoya auprès d'Agnès, en attendant qu'elle eût pu faire avertir le pieux Guillaume de l'état de la fille d'Amaury. Aussitôt qu'il en fut instruit, il vint ; Mathilde le sachant dans le palais accourut à sa rencontre et lui dit : — Mon père, la princesse de Jérusalem est fort mal, je ne sais

quelle fièvre l'agite; mais sa raison est entièrement perdue, car elle ne parle que des ravissements du crime, des délices de l'impiété, et Malek Adhel lui semble préférable à Dieu même... — Arrêtez, ma fille, répondit Guillaume, qu'une bouche si pure ne s'ouvre point pour répéter de pareils discours: tâchez même de les effacer de votre esprit, et gardez-vous de tenter jamais de les comprendre: maintenant, allez trouver la reine, commencez avec elle vos saintes leçtures, et ne revenez point dans votre appartement avant de m'avoir vu? — A ces mots, Mathilde s'éloigne, elle marche toute rêveuse et s'efforce d'obéir au prélat en ne cherchant point à comprendre quel est l'étrange bonheur qu'Agnès peut goûter au sein du crime: elle va dans l'oratoire, la reine n'y est point: elle passe dans sa chambre et ne l'y trouve

pas : enfin, elle entre dans le grand salon de jaspe, et c'est là que Bérengère est assise sur une pile de carreaux, devant une table élégamment servie et entourée d'une foule de jeunes esclaves chargées de corbeilles de fleurs. — Ma sœur, s'écrie la reine, en la voyant, le prince vient d'arriver à Damiette, il va venir incessamment nous donner des nouvelles de l'armée : et en attendant, il nous envoie ses femmes nous amuser par leurs jeux; venez vous placer près de moi et prendre part à ce divertissement. — A ces mots, la princesse rougit, son cœur palpite, elle s'assied et garde le silence : les jeunes esclaves commencent à danser au son des castagnettes, du cistre et du tambour de basque : mais il y a dans leurs chants et surtout dans leur maintien, une sorte de molle volupté qui agite la reine et

alarme la vierge : elle détourne les yeux d'un spectacle dont sa pudeur est offensée ; et, pour cesser de le voir, elle se lève, s'approche d'une croisée, entr'ouvre la jalousie ; et là, enchantée de l'éclat du ciel, de la beauté de la verdure et du charme que répand dans l'air la fraîcheur du matin, elle cède au vif désir de faire une promenade solitaire, et descend dans les jardins du palais.

Elle suit le cours d'un ruisseau qui serpente sur un sable fin, bordé d'une haie de roses et de citronniers : insensiblement les arbustes s'élèvent, s'épaississent, elle se trouve au milieu d'un bois où mille routes se croisent et lui font perdre la première qu'elle a suivie : prenant au hazard celle qui se présente, elle s'égare de plus en plus ; et cependant, ce lieu est si beau, tant d'oiseaux y chantent, tant de fleurs le parfu-

ment, des eaux si claires le rafraîchissent, que la vierge en se voyant seule s'émut, mais ne s'effraya pas. Bientôt, fatiguée d'avoir autant marché, elle s'assied sous un berceau de jasmin et de platanes; bientôt la paix silencieuse de cette solitude ramène le calme dans son cœur; le souvenir d'Agnès s'affaiblit, et avec lui l'effroi de ses discours impies; des pensées douces, tranquilles comme le lieu où elle se trouve, succèdent à l'agitation; et, vaincue insensiblement par les charmes de cette touchante nature, dont il semble qu'on ne puisse approcher sans devenir meilleur, Mathilde se laisse aller à cette sorte de vague rêverie où l'imagination, errante sur plusieurs objets, les quitte, les reprend, ne se fixe point, parce que chacun l'attire, et se plaît avec tous sans avoir à rougir d'aucun.

Au sein de cette retraite si belle,

de cet état d'abandon si nouveau et si doux au cœur d'une vierge de seize ans, qui pour la première fois de sa vie se trouve seule dans des bocages de parfums et de fleurs, les heures ont fui rapidement, la matinée s'est presqu'entièrement écoulée, et le prince s'est rendu chez la reine. Étonné, chagrin de n'y point trouver Mathilde, il veut savoir où elle est, et s'il lui sera permis de la voir. Bérengère l'envoie chercher; elle n'est pas dans son appartement. Guillaume qui y est toujours resté avec Agnès quitte aussitôt sa pénitente, vient dire à la reine que Mathilde n'a point paru chez elle, et demande ce qu'elle est devenue. Bérengère ne peut le satisfaire; elle n'a point vu sa sœur descendre dans les jardins. Cette absence alarme l'archevêque; il regarde le prince d'un œil soupçonneux, mais

pour s'apercevoir de sa défiance, Malek Adhel est trop occupé de la princesse; il demande, il s'informe, il interroge tout ce qui l'entoure avec une agitation qui révèle assez combien tout son cœur est dans cet objet. Bérengère se souvient bien que sa sœur s'est assise auprès d'elle, mais seulement quelques minutes; qu'est-elle devenue ensuite, elle ne le sait point. Cependant, après bien des efforts, elle croit se rappeler l'avoir vu ouvrir une des portes du jardin, et aussitôt elle veut aller elle-même l'y chercher; mais elle est bientôt devancée par le prince; heureux de l'espoir de trouver la princesse seule, il s'élance rapidement : le désir, l'émotion lui donnent des ailes. Il connaît tous les détours de l'épais labyrinthe, et les a parcourus en un instant; à la fin il vole vers le bocage

de jasmin, il entrevoit le vêtement blanc de la vestale, et la seule vue de cet habit lui cause un plaisir plus vif qu'il n'en éprouva jamais. Mathilde a entendu le bruit des feuilles qu'il froisse sous ses pas, elle s'est levée, l'a reconnu; aussitôt le récit de l'archevêque et l'état de la fille d'Amaury sont revenus à sa mémoire. Le cœur plein de trouble et d'effroi, elle fuit précipitamment en s'écriant: « O mon Dieu! préservez-moi de ce fils du démon, de ce redoutable infidèle, dont le bras terrasse les chrétiens, et dont les trompeuses paroles ont perverti la malheureuse Agnès! » Et à cette pensée, elle s'éloigne plus vite encore; mais à quoi lui sert de fuir avec tant de promptitude, si ce n'est à montrer sa frayeur et son zèle; car la course d'une vierge timide qui a passé sa vie dans une

étroite clôture, ne la sauvera pas long-temps de la poursuite d'un guerrier tel que Malek Adhel. Sûr de l'atteindre quand il voudra, il s'arrête et la regarde courir; c'est vraiment pour l'éviter qu'elle presse ses pas, il le voit, et cette résistance qu'on ne lui opposa jamais l'enflamme davantage encore; il part à son tour, la flèche dans les airs pourrait à peine le suivre; il est auprès de la princesse, il la touche, il la saisit par son habit, il voudrait la presser dans ses bras, et pourtant il n'ose le faire; si la divine beauté de la princesse l'attire, la dignité de sa contenance le retient. Emporté par des désirs impérieux qu'il ne combattit jamais, souverain de ce palais, maître de tout oser, n'ayant qu'à vaincre la foiblesse d'une jeune fille pour parvenir au comble de ses vœux, un sentiment indéfinissable, une sorte

de respect que jusqu'à ce jour il n'avait éprouvé qu'à l'aspect de son père ou dans le temple de Mahomet, le fait tomber aux genoux de Mathilde. Pour la première fois le superbe Arabe se voit prosterné devant une femme, et il n'en rougit point, car il croit sentir la présence d'une divinité. « O vous ! lui dit-il, qui faites de moi un nouvel être, fille du ciel, angélique beauté !... vous qui surpassez tout ce que j'ai vu de beau en ma vie, qui m'embrasez d'un feu ardent que je n'ose satisfaire, et dont je crains presque de vous parler.... vous, qui disposez déjà de ma volonté et de ma vie, où avez-vous pris votre puissance ? » A ces paroles passionnées, Mathilde pressa contre son sein le reliquaire de l'abbesse en levant les yeux au ciel, et fit de nouveaux efforts pour s'échapper ; mais le prince ne le permit pas. « Où voulez-vous aller, s'écria-t-

il, en pressant entre ses deux mains la main délicate de la princesse : « Pourquoi me fuir avec tant d'obstination, que craignez-vous de moi, me voyez-vous donc avec horreur ? » En parlant ainsi il la regardait avec des yeux si tendres, l'amour donnait tant d'expression à ses traits déjà si beaux, que l'ingénue Mathilde, qui depuis sa naissance n'avait jamais déguisé sa pensée, ne put pas lui dire qu'elle le voyait avec horreur ; elle répondit seulement, et en détournant la vue : « Dieu m'ordonne de fuir ses ennemis. — Et ce Dieu cruel vous ordonne-t-il aussi de haïr ceux qui vous adorent ? — Je dois haïr ceux qui le méconnaissent. — Oh ! non, mille fois non, interrompit-il en pressant contre ses lèvres la main de Mathilde, vous ne suivrez point une loi injuste, cruelle, vous vous laisserez toucher par le feu qui me brûle, vous

vous livrerez à l'amant qui vous abandonne et son sort et sa vie ; je le jure, jamais l'Angleterre ne vous reverra dans son sein ! plutôt mourir que me séparer de vous. » A ce serment terrible, Mathilde crut se voir enlever à la fois sa patrie, sa famille, son couvent, et le salut éternel que lui assuraient ses vœux ; épouvantée des projets du Sarrazin, elle arrache sa main d'entre les siennes, l'enveloppe dans les grandes manches de son habit, baisse son bandeau de lin sur son front ; et, aussi confuse qu'effrayée des discours du prince, elle répond du ton le plus sévère : « Je suis destinée à l'honneur d'être une des épouses de Jésus Christ ; c'est pour mieux mériter un si glorieux titre que je suis venue en Palestine adorer son tombeau ; mais c'est en Angleterre que mon cloître m'attend et que mes

vœux m'appellent ; rétractez donc un serment impie, sacrilège, rendez-moi la liberté que vous m'avez ravie, et pour récompense, Dieu consentira peut-être à ouvrir vos yeux à ses éternelles clartés. » A ce langage, Malek Adhel reconnaît cette foi vive, cette piété ardente qui distingue tous les enfants du Christ ; il sent bien que le temps et ses soins pourront seuls changer le cœur de la princesse ; et comme déjà il ne veut plus que ce qu'elle veut, qu'il détesterait un bonheur qu'elle ne partagerait pas, loin de la contraindre, il se soumet et dit : « Fille de l'innocence, qu'ordonnez-vous et qu'exigez-vous de moi ; esclave de toutes vos volontés, il n'est rien que je ne veuille souffrir pour vous plaire et vous obéir. » Mathilde est trop pure pour apprécier toute l'étendue d'un pareil sacrifice, mais à

l'air, à l'accent de Malek Adhel, elle soupçonne qu'il a dû lui coûter beaucoup ; son cœur en est touché, ses regards s'attendrissent, sa voix s'adoucit, et elle répond avec embarras : « Je vous en prie, conduisez-moi vers la reine. » Le changement de Mathilde n'a point échappé au prince ; il voit que s'il y a pour lui un moyen de toucher cette belle chrétienne, ce ne peut être qu'à l'aide d'une grande réserve et d'une parfaite soumission ; aussi n'hésite-t-il pas un moment à lui obéir. « Venez par ici, lui dit-il en lui montrant une autre route, celle-ci conduit plus directement au palais. » Elle la prend aussitôt et suit le prince en silence. Quelquefois il se retourne pour la voir, il l'arrête, il soupire ; alors la craintive Mathilde se recule doucement, baisse les yeux vers la terre, avance sa main pour

se cacher aux regards du prince, mais ne peut lui dérober l'expression de cette pudeur qui se répand sur sa physionomie et sur son maintien, de cette pudeur qui est la plus touchante des grâces, la plus puissante des forces que le ciel ait données à la femme, et qui sait inspirer le respect en même temps qu'elle augmente l'amour. En la voyant si belle, Malek Adhel contient avec peine la flamme qui s'élance de son sein, mais il la contient, car en ce moment la beauté de Mathilde est presque celle d'un ange; il précipite ses pas pour échapper plutôt au danger de faire éclater des transports qui pourraient aliéner le cœur qu'il veut absolument obtenir; le combat de ses désirs présents et de ses projets futurs l'agite avec violence; il marche plein d'émotion, mais il en connaît parfaite-

ment la cause; il sait bien ce qu'il veut, ce qu'il attend, ce qu'il espère, au lieu que Mathilde est troublée sans savoir le motif de son trouble, sans savoir même qu'elle en éprouve; et s'il se passe quelque chose dans son cœur, elle ne le voit qu'à travers ce voile épais que l'innocence tient toujours devant les pensées d'une vierge pour l'empêcher de distinguer ce que la modestie ne lui permet pas de savoir.

CHAPITRE VIII.

Le prince et Mathilde eurent bientôt atteint la lisière du bois; alors ils aperçurent la reine qui venait au-devant d'eux, et près de la porte du palais l'archevêque qui les attendait; son regard était grave et sévère, et en embrassant la reine, Mathilde ne put s'empêcher de rougir; comme elle ne pourrait sans une grande confusion avoüer tout ce qui s'est passé entr'elle et le prince, elle s'inquiète intérieurement d'avoir quelque chose à cacher; il lui semble que toute pensée qu'on n'ose dire est une pensée répréhensible, et prenant la honte

de la pudeur pour le remords d'une faute, elle croit déjà trouver sa punition dans l'embarras si nouveau que lui cause la présence de l'archevêque. Bérengère fait quelques questions à sa sœur ; mais bientôt l'intérêt qu'elle y met disparaît devant un intérêt plus puissant; elle n'a pas eu le temps le matin de parler de son époux au prince, tout occupé de Mathilde il ne l'aurait pas écoutée, maintenant elle espère obtenir plus d'attention, et s'approchant de lui, les yeux pleins de larmes, elle dit : « Ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles de l'armée de Ptolémaïs? ô noble Malek Adhel ! N'avez-vous rien à m'apprendre sur Richard? Hélas ! ma vie est dans votre réponse. » Le prince allait la satisfaire, mais il en est détourné par la vue d'un chevalier qui paraît s'avancer vers eux

avec précipitation. Malek Adhel s'étonne, et dit à la reine : « Quel est le téméraire, madame, qui ose entrer dans vos jardins et à cette heure-ci sans vos ordres? » L'archevêque a reconnu Josselin de Montmorency; et le nomme au prince. Malek Adhel répond alors : « Ce nom illustre est venu souvent jusqu'à moi à côté de celui de tous les rois de l'Europe, et entouré d'une réputation de vaillance et de gloire à laquelle peu de souverains peuvent prétendre ; mais ce nom, tout grand qu'il est, et quelle que soit la valeur de celui qui le porte, n'excuse pas son audace. » Alors il s'avance vers Josselin qui n'était plus qu'à quelques pas, et lui dit fièrement : « Présomptueux chevalier, ne t'est-il pas défendu d'entrer dans ces jardins sans la permission de la reine d'Angleterre? Te l'a-t-elle donnée,

et si elle ne l'a pas fait, pourquoi viens-tu ici? Ne sais-tu pas qu'une telle hardiesse mérite un grand châtiment? — Prince, répondit Josselin avec une froide dignité, quand Richard remit son épouse et sa sœur sous la garde de tous les chevaliers qui sont à Damiette, nous lui jurâmes de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang; tout à l'heure, en me présentant chez la reine, j'ai trouvé tous les chrétiens en rumeur; j'ai appris que la princesse Mathilde était perdue dans ces vastes jardins, qu'elle y courait des dangers.... — Et quels dangers pouvait-elle courir en ces lieux, interrompit le prince avec impatience? — Il m'importait peu de le savoir, reprit Josselin, il me suffisait d'apprendre qu'ils existaient, et qu'ils menaçaient la princesse, pour me faire

voler à son secours, en dépit de tous les obstacles et sans calculer à quels périls je m'exposais. » A ces mots, la grande ame de Malek Adhel fut émue; serrant la main du chevalier avec affection, il lui dit : « Brave Montmorency, ne crains rien, sans doute la reine ne punira point ce qu'elle admire; mais apprends que moi aussi je suis chevalier comme toi, Hugues de Tibériade m'a chaussé les éperons, et j'ai juré entre ses mains de protéger la beauté, l'innocence, l'infortune, au péril de mes jours; ne t'inquiètes donc plus du sort de la princesse d'Angleterre, c'est moi qui veillerai sur elle maintenant : moi seul, entends-tu; tout en rendant justice à ta valeur, je crois que la mienne lui sera d'un aussi utile secours, et c'est aux pieds de cette fille divine, en présence de

sa sœur, de ce saint prélat et de toi-même, que je la prie de me regarder désormais comme son plus dévoué chevalier et son seul défenseur. — Je doute, reprit vivement Montmorency, que toute prisonnière qu'est la fille des rois dans ce palais, elle veuille en accepter le maître pour serviteur. — Elle ne le peut comme chrétienne, ajouta l'archevêque. — Et moins encore comme sœur, répondit la reine. O prince magnanime! considérez vous-même si Mathilde peut accepter la protection de celui qui un jour peut-être versera le sang de son frère et de mon époux? — Et si je vous jurais, madame, repartit Malek Adhel, de ne jamais tourner mes armes contre cet époux si chéri, de veiller moi-même sur ses jours, de respecter enfin le frère de Mathilde à l'égal de mon propre frère,

à ce prix ne consentiriez-vous pas à voir la princesse souscrire à ma prière? » Bérengère ne peut croire ce qu'elle entend, elle ne peut croire que ce bras formidable, non content d'épargner son époux, se lève pour le défendre. Malek Adhel répète sa promesse, et alors, dans l'effusion de sa reconnaissance, elle bénit ses fers, elle aime l'esclavage qui lui a donné les moyens d'attendrir Malek Adhel en faveur de Richard. « Je ne sais, interrompit amèrement Montmorency, si ce grand roi ne s'offenserait pas de voir votre majesté invoquer pour lui la générosité de Malek Adhel; quelle que soit la valeur de ce guerrier, je me trompe fort ou l'illustre Richard craindrait bien moins ses armes que sa pitié, et tous nos chevaliers s'étonneraient beaucoup, madame, de voir une reine

chrétienne mettre moins de confiance dans leur zèle que dans la protection de leur plus grand ennemi. »

Mathilde penche doucement sa tête sur l'épaule de la reine, et lui dit que la réponse de Montmorency lui paraît juste, noble, et qu'elle doit en être touchée. Malek Adhel l'entend et se trouble ; il la regarde, elle paraît émue. Cependant Montmorency à genoux près de la princesse, la contemple avec enthousiasme, et la remercie avec transport de l'approbation qu'elle vient de lui donner. A cette vue, Malek Adhel contient à peine les terribles soupçons qui commencent à l'agiter ; tous lui disent que Montmorency est cher à Mathilde ; aussitôt mille projets violents se présentent à son esprit, tous lui disent de se défaire de son rival. Assurément il le punira, mais

comme son cœur généreux sait punir: — « Montmorency, lui dit-il, une ame où l'honneur règne comme dans la vôtre doit s'indigner d'être loin des combats: retournez-y, je brise votre chaîne; allez dire à vos maîtres que je ne les crains guères, puisque j'ose vous rendre à eux. » A ce discours, Josselin demeure interdit, il ne peut se résoudre à recevoir un bienfait d'un infidèle, ni à s'éloigner de Mathilde; il refuse le don de sa liberté, il a juré à Richard de ne point quitter les princesses, et à moins qu'elles ne le dégagent de son serment, au prix de tout son sang il le tiendra. Malek Adhel, avec une grande vivacité, demande à la reine si elle s'oppose à ce que Montmorency aille parler d'elle à Richard. Bérengère assure qu'elle se croirait coupable de priver Richard et les chrétiens d'un si va-

leureux défenseur. Josselin n'a plus qu'un espoir; il s'adresse à Mathilde, il la conjure de ne pas le renvoyer aussi; serait-ce là le prix dont elle paierait le pur zèle qui l'anime, zèle qui lui ferait sacrifier sa vie sans demander même un regard pour récompense. L'impétueux Arabe ne peut le laisser achever, il se précipite aux genoux de la princesse, il s'écrie : « Mathilde, je vous promets un dévoûment aussi pur, une reconnaissance sans bornes; songez aux droits immenses que le titre de votre chevalier vous donnera sur moi, et à tout le bien que mon obéissance vous permettra de faire à vos sujets, vos amis et vos frères. » Il se tait alors et attend en silence la réponse de la princesse; Montmorency l'attend comme lui, et tous deux attachent

sur elle des regards suppliants qui lui demandent avec instance quelques mots favorables. Mathilde baisse les yeux vers la terre, l'embarras, l'émotion, l'incertitude, se peignent sur son visage ingénu; elle ne sait que résoudre, et pleine de méfiance en elle-même, elle demande des secours à la sagesse de l'archevêque: « O mon père! lui dit elle, guidez-moi, apprenez-moi ce qu'il faut faire. — Ma fille, répond Guillaume, le bras de Montmorency peut être trop utile à l'armée, pour qu'il vous soit permis de le retenir ici; mais si le devoir vous ordonne de le dégager de son serment, il vous ordonne plus encore de refuser les services d'un prince qui, tout grand, tout magnanime qu'il se montre, n'en est pas moins l'ennemi le plus redoutable de

votre frère et de votre Dieu. Mon enfant, continua-t-il avec un pieux enthousiasme, qu'avez-vous besoin du secours des hommes? ah! conservez seulement la piété qui règne dans votre ame, et malgré la foiblesse de votre sexe et de votre âge, vous serez armée d'une force qui vous élèvera au-dessus de tous les périls, et qui vous vaudra mieux que tous les secours humains. — Mon père, répliqua Mathilde, vos paroles viennent du ciel, je les crois, je les adore, elles seront ma loi. » Alors se retournant vers Josselin avec une touchante dignité, elle lui dit: « Baron de Montmorency, le chemin de la gloire vous est ouvert, je ne vous retiens point, partez pour l'armée, allez verser votre sang pour cette cause sainte et sacrée qui est la cause de Dieu même, et qu'il vous appelle à soutenir; vous

raconterez nos infortunes à mon frère, vous demanderez aux chrétiens des prières pour notre délivrance ; mais, ajouta-t-elle en rougissant, il faudra, pour les rassurer, leur dire toutes les vertus du maître de qui nous dépendons ; il vous sera facile de les peindre ; parler de loyauté et d'honneur, c'est pour un Montmorency parler sa langue naturelle. » A ce doux langage, le fier Josselin fut prêt à s'attendrir ; pour cacher son émotion, il se courba vers la princesse et prit le bas de sa robe qu'il baisa respectueusement ; mais sentant que son trouble augmentait, il baissa la visière de son casque, s'inclina devant la reine, salua le prince, l'archevêque, et se hâta de se retirer. Après son départ, Malek Adhel demeura rêveur et préoccupé ; debout à sa place, il semblait ne rien voir

de ce qui l'entourait. La reine, fatiguée de son silence, s'assit sur un banc de gazon, et Mathilde se plaça près d'elle. Cependant Guillaume médite en lui-même les moyens d'obtenir aussi du prince la liberté de la fille d'Amaury; sans doute il craint d'interrompre Malek Adhel, mais il craint plus encore de remettre au lendemain une bonne action qu'il peut faire le jour même; entraîné par la charité, il se détermine à parler au prince. Il lui peint les remords d'Agnès, le désir qu'elle éprouve d'aller expier son crime au fond d'un de ces asiles où la pénitence austère pleure jusqu'à la mort; il espère que le noble Malek Adhel ne s'opposera point au seul moyen de salut qui reste à une pécheresse qui n'a été coupable que pour lui. » Le prince étonné lui demande s'il sait

ce qu'Agnès est devenue? Bérengère alors prend la parole, raconte par quels moyens la fille d'Amaury a quitté le sérail, et finit par demander sa liberté. Malek Adhel lui répond : « Puisque cette princesse a choisi une si respectable protectrice, madame, je remets sa liberté en vos mains, et vous laisse l'arbitre de son sort. Père des chrétiens, ajouta-t-il, en s'adressant à l'archevêque, vous le savez, ce n'est point moi qui ai séduit Agnès ; sans doute elle était trop belle pour que je n'acceptasse pas son amour, mais pour lui donner le mien j'estimais trop peu son caractère, et l'espèce de gloire qu'elle s'était acquise la rendait encore moins aimable à mes yeux : non, une femme que j'avais vu se couvrir de sang et n'être pas seulement émue, ne pouvait toucher mon cœur; il lui fallait,

à ce cœur qui n'avait point aimé encore, une beauté timide et modeste; il fallait à mon respect un objet pur et vertueux; il fallait enfin à mon amour ce qui est unique dans le monde, ce qui ne s'est montré qu'une fois aux regards des hommes, ce qu'un seul mot réunit et exprime, il me fallait..... » L'archevêque se hâta de l'interrompre: « Seigneur, lui dit-il, que décidez-vous pour la fille d'Amaury? — Madame, répondit le prince en s'adressant à Bérengère, je vous remets tous mes droits sur elle, veillez sur sa conduite; vous serez désormais son appui et sa seule famille, car elle vient de perdre la sœur qui lui restait, Sibylle n'existe plus.... — Qu'entends-je! s'écria l'archevêque, Sibylle n'existe plus! Que deviendra Lusignan, quel parti va-t-il prendre en perdant une épouse qui

le dépouille de tous ses droits à la couronne de Jérusalem ? — Je crois, reprit Malek Adhel en souriant, que la valeur de mon frère les lui avait mieux enlevés encore. » Alors il ajouta quelques détails sur la situation des chrétiens ; il dit que la perte de Sibylle n'avait pas rendu Lusignan plus sage, qu'il s'obstinait toujours à se regarder comme roi de Jérusalem ; mais que ses prétentions, quoique appuyées par Richard, n'en obtiendraient pas plus de succès. Il parla aussi de la division qui s'était élevée entre le roi d'Angleterre et Philippe-Auguste, et des diverses factions qui déchiraient le camp des croisés.

A ce récit, l'archevêque soupira amèrement sur les malheurs, et plus encore sur les fautes de ses frères, et il osa demander au prince de permettre qu'il chargeât Montmorency

de quelques conseils par écrit, propres à ramener la paix parmi les croisés. Le prince n'eut pas le courage de refuser un homme pour lequel il avait une si profonde vénération, il s'excusa même de ne pas faire davantage. « Je pourrais vous laisser partir avec Montmorency, lui dit-il, mais je connais si bien la supériorité de vos talents et l'ascendant de votre sagesse, que je ne puis douter de leurs effets sur l'esprit des chrétiens : vous donner les moyens d'appaiser leurs divisions, divisions si utiles à notre empire, ne serait-ce pas une perfidie envers mon frère ? » Guillaume sentit trop la justesse de cette objection, pour essayer de la détruire ; d'ailleurs Mathilde lui semblait entourée de tels dangers, qu'eût-il été libre de la quitter le jour même, il eût hésité à le faire : depuis l'instant où elle avait

reparu avec Malek Adhel, il l'avait regardée plusieurs fois attentivement sans avoir pu retrouver sur son visage le calme paisible et la douce sérénité qui faisaient le caractère habituel de sa physionomie. Il était impatient de l'interroger et de savoir d'elle-même tout ce que le prince avait pu lui dire : il lui fit un signe, elle se leva à l'instant, et la reine qui désirait soulager son cœur en envoyant à son époux de longs détails sur son amour et ses souffrances, demanda aussi au prince la permission de le quitter. Il s'inclina devant elle, l'accompagna jusques à la porte de son palais en regardant toujours Mathilde, et se retira dans le sien.

Bérengère court aussitôt se renfermer dans son cabinet, et la princesse marche vers l'oratoire, non sans être émue, en voyant que Guil-

laume la suit. Elle désire, elle veut, mais elle craint de lui avouer les torts qu'elle se reproche. Cependant à peine sont-ils seuls, que l'ame remplie d'une profonde humilité, elle tombe aux pieds de l'archevêque, et lui dit: « Mon père! quel aveugle empressement m'a poussée hors de mon cloître, pour me faire voir ce qu'il m'était si nuisible de connaître? Pourquoi suis-je venue apprendre dans ce fatal pays, qu'il se trouve des crimes parmi les chrétiens, et des vertus chez les infidèles? — Ma fille, lui dit Guillaume, la providence se plaît quelquefois à orner un idolâtre des plus brillantes qualités, afin de montrer qu'en ayant tout aux yeux du monde, il n'a rien aux yeux de Dieu, s'il ne possède la vraie foi; et si en d'autres temps cette même providence permet aux chrétiens de tom-

ber dans de grandes erreurs, c'est pour manifester la puissance de cette religion pleine de pardons, qui a toujours le sang du Christ tout prêt pour racheter le péché de ses enfans. Mais, ma fille, pourquoi toutes ces questions? que se passe-t-il dans votre ame, elle semble oppressée par une pénible agitation; la rougeur de la honte couvre votre front; quelle est donc la pensée qui peut faire rougir Mathilde? » A ces mots, la princesse cache son visage contre la robe de l'archevêque, elle verse des larmes, et répond d'une voix tremblante: « Mon père, le Sarrazin m'a surprise dans ses jardins, il m'a dit qu'il m'aimait, il a porté ses lèvres impures sur ma main; dans le trouble de mes esprits, je ne songeais pas d'abord à la retirer, et quand je l'ai fait, mon père, je l'ai fait sans horreur. » En

écoutant cet aveu, l'archevêque se garde bien de montrer de la sévérité; mais il questionne adroitement sa jeune pénitente, il sonde au fond de son cœur, pénètre dans chaque repli, y poursuit, y surprend la trace fugitive d'une émotion récente, et ne peut méconnaître que Malek Adhel en est le seul auteur. Cependant s'il est vrai que ce sentiment existe, il est encore si faible que Guillaume s'en alarme peu, et comme il voit des moyens d'en arrêter facilement les progrès, loin de croire nécessaire d'instruire Mathilde de ce qu'il soupçonne, il veut lui cacher ce qu'elle éprouve, il veut que l'idée de pouvoir aimer un infidèle lui demeure à jamais inconnue, parce qu'il pense qu'il est des sentiments qui doivent toujours être regardés comme impossibles à l'innocence. Ainsi sans par-

ler à la princesse des dangers auxquels la faiblesse de son cœur pourrait l'exposer, il lui peint seulement ceux qui entourent une jeune fille qui ne vit point dans une retraite austère. « Quand on ne rend compte qu'à soi-même de ses actions, lui dit-il, et qu'on ne vit pas sous la sévère discipline du cloître, on se relâche dans la pratique des devoirs, on se permet des satisfactions qu'on croit innocentes, et qui, par les conséquences qu'elles entraînent, prouvent qu'elles ne le sont pas. Au lieu de vous rendre hier avec la reine dans le berceau d'orangers, si vous n'eussiez pas quitté cet oratoire, l'esclave d'Agnès ne vous aurait pas rencontrée, et vous ignoreriez encore une honteuse histoire, dont j'aurais voulu ne vous parler jamais; et ce matin, quand vous avez été tentée par le

désir d'aller vous promener seule au milieu des vastes jardins du palais, si vous aviez eu le courage de lui résister et de venir vous enfermer ici, le prince ne vous aurait pas trouvée. Mathilde, vous êtes jeune, vous êtes belle, pleurez sur ces avantages qu'un monde insensé aime et admire, et que le fidèle craint et méprise; car ils exposent à de tels dangers, et entourent de tant d'occasion de faillir, que la fragilité humaine ne peut s'en garantir que dans le sein d'une profonde retraite. » La princesse, à ces mots, se prosterne, et promet une entière obéissance. Après un moment de repos, l'archevêque continue ainsi : « Et surtout, ma fille, ne regrettez jamais un monde dont les biens ne sont qu'illusions, les grandeurs que songes, et les plaisirs qu'impostures : un monde, où la

joie la plus sensible se change tout à coup en tristesse amère, et où le plaisir du soir nous afflige le matin; regrettez encore moins ces sentiments passionnés dont vous entendez souvent vanter les délices, et qui presque toujours perdent sans retour ceux qui les éprouvent : tel est l'effet de tout amour humain, ma fille, il entre doucement dans l'ame, mais quand il y est entré, il blesse et donne la mort.

Exaltée par tout ce que Guillaume venait de lui dire, Mathilde aurait pu à la suite de cette conversation, être exposée aux plus dangereuses tentations, et rencontrer même le prince sans risquer seulement d'être émue; elle rentra dans sa chambre dans une disposition bien plus paisible qu'elle n'en était sortie le matin. Agnès n'y était plus, Malek Adhel lui avait fait préparer un lo-

gement particulier auprès de celui de Bérengère, sous la condition expresse de n'en sortir qu'avec la reine. Mathilde fut bien aise de ne la plus trouver, car elle avait besoin de solitude pour repasser tranquillement dans sa pensée tous les évènements du jour; elle se promena en silence dans la chambre, méditant sur tout ce qu'elle avait entendu; elle s'arrêta près du siège où Agnès avait exhalé tant de plaintes quelques heures avant; elle frémit au souvenir des désordres de cette ame malheureuse, et appliquant à cette triste histoire une partie des paroles de l'archevêque, elle leva ses beaux yeux au ciel, et finit la journée en répétant plusieurs fois avec un accent tendre et douloureux : « Tel est l'effet de tout amour humain, il entre doucement dans l'ame, mais quand il y est entré il blesse et donne la mort. »

CHAPITRE IX.

La tyrannie que l'image de Mathilde exerçait sur l'ame de Malek Adhel devenait chaque jour plus impérieuse; constamment occupé de cette seule pensée, elle le dégoûtait de tous les plaisirs, le poursuivait dans tous ses travaux, le distrayait de toutes ses affaires, et la nuit lui enlevait tout repos; car un tel amour ne dort point, il veille dans le sommeil même. Souvent le prince, soit en conférant avec ses amis, soit en passant la revue de ses troupes, s'arrêtait tout à coup, demeurait plongé dans une profonde rêverie, poussant

de profonds soupirs, et ne voyant ni n'entendant plus rien de ce qui se passait autour de lui. Souvent il allait s'asseoir dans le bocage où il avait surpris la princesse; là, se retraçant la beauté, les gestes, les regards de cette jeune fille, son imagination s'enflammait par ce souvenir, son cœur battait avec violence, d'impétueux désirs frémissaient dans tout son sang, et il formait la résolution d'aller surprendre Mathilde, et de la forcer d'être à lui; mais tout à coup il croyait voir ses pleurs, il entendait ses cris, il se la représentait appelant sur lui la vengeance du ciel, l'accablant de son indignation et de sa haine; alors sa résolution changeait, il ne pouvait se résoudre à affliger Mathilde, mourir lui eût semblé plus facile. Mais moins il osait, plus il aimait, et il ne se dissi-

mulait point que cette sévérité de la princesse, qui mettait obstacle à ses désirs et lui ôtait tout espoir, était précisément ce qui la rendait si belle et si chère à ses yeux. En effet, comment eût-il été possédé d'un sentiment si extraordinaire, si elle eût ressemblé aux femmes qu'il avait connues? Cependant, tout profond, tout terrible qu'était ce sentiment, il le chérissait, et ne l'aurait pas changé contre aucune des jouissances de sa vie passée; sa profonde blessure lui semblait délicieuse, et il se reposait dans sa peine, faisant son plaisir de sa douleur. Pourtant les jours s'écoulaient sans lui apporter aucune consolation, il n'apercevait seulement plus Mathilde; en vain se rendait-il chaque jour chez la reine d'Angleterre, la princesse ne s'y montrait jamais; plusieurs fois il en demanda

la raison; on lui répondait simplement, qu'engagée par sa religion à des vœux de profonde retraite, il lui était imposé de ne point paraître aux regards des hommes. De pareilles réponses ne faisaient qu'irriter sa passion; et un jour qu'il se trouva seul avec la reine, il laissa éclater toute sa douleur; il lui déclara qu'il ne pouvait plus vivre sans voir Mathilde, que si on lui refusait cette satisfaction, il ne répondait plus de lui-même, et que de maître doux et soumis, il deviendrait peut-être tyran furieux et forcené. « Cette fille divine, s'écria-t-il dans une extrême agitation, bouleverse toutes les puissances de mon ame; il n'est point de domination plus absolue que celle qu'elle exerce sur moi; il n'est aucun de ses désirs qui ne fût un ordre à mes yeux. Quelle est donc

cette fierté européenne qui dédaigne de rien demander à un maître qui brûle de tout accorder ? Ignorez-vous, madame, continua-t-il, poussé par cet instinct qui fait toujours deviner si juste le mot qui doit réussir, ignorez-vous tout ce que vous pouvez obtenir par l'intercession de la princesse ? En brisant vos chaînes sans en avoir reçu l'ordre de Saladin, je risque ma vie sans doute, mais combien je me croirais heureux que Mathilde me demandât un pareil sacrifice ! »

En écoutant ces paroles, Bérengère tressaille ; elle a entrevu qu'elle pourrait être rendue à son époux, et cette idée l'agite d'une inexprimable émotion : trop pieuse cependant pour donner aucune espérance au prince, elle se permet seulement de le plaindre et de gémir sur une différence de religion qui met

une barrière insurmontable entre Mathilde et lui. Le cœur de la reine d'Angleterre est fait plus qu'aucun autre pour s'attendrir aux souffrances d'un amour malheureux ; tout en compâtissant à celles du prince, elle pense aux siennes, elle les peint, les exprime avec énergie, parle de Richard en épouse passionnée, et ne dissimule point que si son retour auprès de ce grand roi dépend des prières de Mathilde, il ne dépendra pas d'elle que Mathilde en adresse au prince. Malek Adhel n'en demande pas davantage, il se retire. La reine passe aussitôt dans l'appartement de la princesse, elle y trouve l'archevêque, et leur raconte tout ce qu'elle vient d'entendre, qu'elles pourraient être libres, que le généreux Malek Adhel consent à briser leurs chaînes, à les rendre à Richard, et que pour

un tel bienfait il ne demande qu'un mot de Mathilde, car il aime Mathilde, ajoute-t-elle, il l'aime avec une ardeur, un respect, dont j'ai vu peu d'exemples parmi les plus nobles chevaliers. Ces mots troublent la vierge, une rougeur brûlante couvre les lis de son front, elle baisse vers la terre ses regards humiliés, et s'accuse d'avoir inspiré de l'amour à un enfant de Mahomet. Bérengère blâme cet excès d'austérité, elle justifie le prince, et prétend que loin de lui faire aucun reproche, on ne peut assez admirer sa conduite, puisque pouvant abuser de tout, il se refuse même ce qu'il aurait droit de se permettre, et qu'il n'est aucun prince mahométan, et peut-être aucun prince chrétien qui, maître absolu d'un objet aimé, eût usé de la même

modération. A ces mots, Guillaume l'interrompt, et lui demande d'un ton un peu sévère, quelles heureuses espérances elle pouvait fonder sur un amour si coupable ? « Mon père, reprit-elle, si ma sœur pouvait vaincre la répugnance que lui inspire le prince, et se résoudre à le revoir pour lui demander de briser nos chaînes... Une seule fois, pour obtenir notre liberté, Malek Adhel a juré de ne rien refuser à Mathilde. — Guillaume garda un moment le silence, puis il répondit d'un ton plus grave : « Je déclare à votre majesté que la princesse ayant agréé mes soins, tant qu'elle m'accordera la même confiance, et qu'elle demeurera libre de ses actions, je ne lui permettrai pas de se trouver un seul instant avec l'impie qui a osé jeter un œil profane sur elle, et je vous en dirais davantage, madame, si je

ne respectais la pure et sainte ignorance de la vierge dont les jours sont voués au seigneur. La reine accoutumée à adopter aveuglément toutes les décisions de l'archevêque, se garda bien de le contredire, ni de presser davantage Mathilde de se montrer aux regards du prince; mais au fond de son ame elle ne pouvait approuver la conduite de Guillaume, et osait y trouver plus d'obstination que de raison et de véritable piété.

Le lendemain Malek Adhel ne manqua point de se rendre de bonne heure chez elle, car il se flattait d'après la manière obligeante dont elle avait accueilli ses plaintes la veille, qu'elle aurait déterminé Mathilde à sortir de sa retraite, mais en voyant son espérance déçue il se répandit en reproches amers et presque menaçants; il annonça que désormais il

userait envers ses prisonnières de la même rigueur dont elles usaient envers lui, et puisqu'on refuse non seulement de me voir, s'écriait-il dans sa douleur, mais même d'écouter les nouvelles que j'ai à donner et les propositions que je puis faire, je garderai un profond silence, et d'autres que moi souffriront aussi du supplice d'être privé de la vue de ce qu'ils aiment. — Hélas! reprit Bérengère toute en pleurs, où est votre bonté, où est votre justice? Me punirez-vous de la faute d'une autre, et mon sort doit-il être à la merci des décisions de ma sœur? — Je vous l'ai déjà dit, madame, repartit le prince, votre sort dépend entièrement de Mathilde; je puis beaucoup pour vous, mais il faut qu'elle daigne me parler et m'entendre. — Ah! s'écria vivement la reine, tant que l'archevêque de Tyr

sera auprès d'elle, nous ne gagnerons rien sur son esprit. — Est-ce donc ce prêtre qui l'indispose contre moi, demanda Malek Adhel comme frappé d'un trait de lumière? — Prince, reprit la reine, Guillaume a de la sagesse, de l'expérience et une grande piété; il sait que ma sœur a renoncé au monde, et qu'il faut, pour qu'un tel sacrifice soit agréable au Seigneur, que celle qui le consomme le fasse sans regret; peut-être craint-il qu'en s'exposant souvent au danger de vous entendre, l'innocente Mathilde n'emporte au fond de son cloître un souvenir trop vif d'un ennemi de son Dieu. »

C'en est assez pour Malek Adhel; il sort précipitamment, déterminé à éloigner l'archevêque de Damiette; mais en quel lieu l'enverra-t-il? Esclave en une autre ville? il ne peut

s'y résoudre : l'amour, en le rendant passionné, n'a pas le pouvoir de le rendre injuste. Le fera-t-il donc partir pour le camp des croisés ? La prudence voudrait bien s'y opposer, mais la générosité approuve ce parti, et dans l'ame de Malek Adhel la générosité l'emporte toujours sur la prudence ; d'ailleurs, s'il nuit à son frère en envoyant aux chrétiens ce véhément apôtre, ne sera-ce pas une raison de le défendre avec une nouvelle ardeur ? et n'est-il pas sûr de lui faire plus de bien que tous les discours de l'archevêque ne pourront lui faire de mal. C'est ainsi qu'il se justifie à lui-même une résolution qui lui paraissait si coupable peu de jours avant, qu'il avait déclaré à l'archevêque que l'intérêt de son pays ne lui permettrait jamais de la prendre ; mais c'est l'intérêt de son amour qui

parle maintenant, et lui seul est écouté. Malek Adhel ne se permet pas de réfléchir plus long-temps, il semble craindre qu'une plus longue méditation ne lui montre toute l'imprudence du parti auquel il s'arrête, et il se hâte d'ordonner que l'archevêque soit à l'instant introduit devant lui. « Pontife du Christ, lui dit-il, d'après des nouvelles que je reçois de Saladin, j'ai des raisons de croire qu'il ne rendra la reine d'Angleterre à son époux qu'autant que les chrétiens consentiront à lever le siège de Ptolémaïs. Je ne sais si l'amour de Richard l'engagera à ce sacrifice; votre sagesse devrait peut-être l'y déterminer, et pour vous donner tous les moyens d'y parvenir, je brise vos chaînes et vous renvoie au camp des croisés avec Montmorency; instruisez Richard des dispositions de Saladin;

s'il les accueille, je ne doute pas que son exemple ne soit une autorité pour tous les autres souverains, et que par conséquent il ne dépende de lui de terminer une guerre cruelle; mais s'il persiste dans ses desseins, s'il préfère Ptolémaïs à son épouse, qu'il sache que je suis prêt à le combattre, et que la même épée qui a renversé vos armées à Tibériade saura bien les chasser de Ptolémaïs. »

Le pieux Guillaume est surpris de ce discours; la résolution du prince lui paraît si subite, si singulière, qu'il en conçoit des soupçons; il croise ses mains sur sa poitrine, penche sa tête dans l'attitude de la réflexion, et médite en silence quels peuvent être les véritables motifs du prince pour l'envoyer au camp des croisés. Ce ne peut être, comme il le dit, pour engager Richard à se retirer de devant

Ptolémaïs, ce serait une action si lâche, que la proposer est presque un affront, et Malek Adhel ne doit pas douter que plutôt que d'y consentir Richard souffrirait mille fois la mort. L'archevêque voit bien que ce n'est qu'un prétexte pour l'éloigner de Damiette, et ne devine que trop les motifs du prince; mais pourquoi lui laisser la liberté de se rendre auprès des chrétiens? Ne pouvait-il pas l'envoyer prisonnier ailleurs? Faut-il donc que jusques dans les torts de Malek Adhel il y entre de la magnanimité? Ah! cette passion qui peut lui faire faire une imprudence et non pas une cruauté, effraie l'archevêque bien moins par sa violence que par cette sorte de grandeur d'ame qui s'y mêle, et qui est à ses yeux le plus noir des artifices de l'ange des ténèbres, parce qu'elle est la plus dangereuse des sé-

ductions..... Non, il n'abandonnera point sa timide brebis à un péril si éminent, il soutiendra ce faible roseau, et lui montrera la voie de perdition qu'on ouvre devant elle.

Pendant qu'il réfléchit ainsi Malek Adhel attend impatiemment sa réponse, et voyant qu'il demeure toujours en silence, il le presse de s'expliquer, l'archevêque dit alors. — Vous auriez tort de croire que la tendresse de Richard pour son épouse, pût l'engager jamais à l'action lâche et honteuse que vous lui proposez : pour la délivrer, il verserait tout son sang; mais pour le bien de son pays et de sa religion, il donnerait la vie même de cette épouse si chère ; tel est Richard, tels sont tous les princes chrétiens : et je vous déclare que s'il était possible qu'ils accueillissent les propositions que vous ve-

nez de me faire entendre, j'emploierais tout mon ascendant sur eux à les en faire rougir; non, prince, non, une pareille mission n'est point faite pour un ministre de paix, puisqu'elle ne peut servir qu'à rallumer une guerre plus cruelle; c'est à Montmorency qu'il appartient de dire vos propositions, c'est à lui seul à s'en charger..... — C'est pourtant vous seul que j'en charge, interrompit impérieusement le prince, et ce soir même vous partirez avec la petite caravane qui doit accompagner Montmorency jusques au camp des croisés : je donnerai des ordres pour qu'on rende à votre âge et à votre caractère, tous les respects que je vous ai toujours rendus moi-même; mais je ne permettrai point que vous passiez un jour de plus à Damiette, et je veux être obéi. — Le ton absolu

du prince ne pouvant laisser aucun espoir à Guillaume, il n'insiste plus; il pousse un profond soupir, et après s'être lentement incliné, il se retire et passe aussitôt chez la princesse d'Angleterre. — O ma fille! lui dit-il en entrant chez elle, je n'ai plus qu'un instant à vous voir, que Dieu veille sur vous; placez toute votre confiance en lui, car vous êtes perdue s'il vous abandonne: le prince craint ma vigilance, il m'éloigne d'ici. — Quoi! mon père, vous m'allez quitter, s'écrie Mathilde avec effroi. — Le temps des tribulations est arrivé, ma fille, réplique Guillaume d'un ton plein de véhémence, il faut le soutenir dignement; les épreuves que Dieu vous prépare sont une marque de son amour, il n'en envoie qu'à ses élus. O vous, future épouse du Christ! n'oubliez jamais

que c'est ici qu'il a péri pour vous, que la terre où vous marchez est trempée du sang des martyrs, que tous ces déserts sont peuplés des enfants de la foi, et que tant d'illustres exemples ne doivent jamais vous laisser hésiter à faire, s'il le faut, le sacrifice de votre vie pour sauver votre honneur. — Hélas! mon père, reprit Mathilde tout en pleurs, je ne vous entends point, expliquez-vous, qu'ai-je à craindre, que dois-je faire et que m'ordonnez-vous? — Mon enfant, repartit Guillaume, il n'est plus temps de vous rien cacher; jusqu'ici vous alliez à Dieu par le chemin facile de l'innocence, maintenant il vous appelle à lui par le chemin plus rude, mais plus glorieux, de la vertu, et il me commande d'éclairer les ténèbres de votre ignorance: ce Sarrazin, ma fille, a conçu pour vous un

amour criminel. L'impie embrasé d'une flamme adultère veut vous compter parmi ses épouses, vous, vierge chrétienne, fille des rois, épouse d'un Dieu!.... Vous frémissez, ma fille, et vous vous croyez déjà souillée de la seule pensée de cet abominable dessein..... Non, noble vierge, reprends courage, car ton courage peut te sauver : élève ton ame à la hauteur de ta destinée, repousse avec horreur le Sarrazin qui t'ose aimer, et je te le répète, sache mourir s'il le faut, car Dieu te voit, le ciel s'ouvre, et la palme du martyre t'attend. — Les paroles du pontife jettent l'épouvante dans l'ame de Mathilde, elle se croit entourée d'abîmes et de feux dévorants ; l'effroi la saisit, éperdue, hors d'elle même, à genoux sur le plancher, elle cache son visage noyé de pleurs contre la

robe de l'évêque, et ne peut que répéter d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Mon père, ô mon père ! ne m'abandonnez pas.—Mon enfant, lui répond Guillaume avec un ton plein de douceur et de compassion, je vous ai déjà dit que l'impie mahométan redoute ma vigilance : mais en luttant seule contre les pièges du démon, votre gloire sera plus grande,... Cependant, si vous sentiez vos forces défaillir et votre vertu s'étonner, demandez, obtenez du prince la liberté de faire un pèlerinage du côté du grand désert : là, parmi les débris d'un monastère ruiné qui fut élevé par Saint Jean Climaque, réside un enfant de Basile, un pieux anachorète : le monde l'a vu jadis revêtu des plus grandes dignités, célèbre par ses vastes connaissances, percer les mystères de la

terre et des cieux; mais plus il se nourrit de la gloire humaine, plus il en sentit le vide. Il vit que l'homme doué de la plus rare intelligence, quand il n'est pas soutenu par Dieu, ne s'élève au dessus des autres hommes que pour retomber de plus haut; il vit que tout ce que Dieu ne remplit pas, n'est qu'un abîme sans fond, alors il rejeta toutes les vaines lumières qui ne lui montraient que la misère de l'homme, pour s'attacher uniquement à la seule lumière qui lui en montrait la gloire. Il se retira au désert; depuis trente années il y vit seul, consumant son temps en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Adressez vous à lui pour soutenir votre faiblesse; il sait comment on résiste: demandez lui ses prières; ses prières ont trouvé le chemin du ciel....

Guillaume n'eut pas le temps d'achever, Bérengère l'interrompit : elle venait d'apprendre son départ, et en voulait savoir la cause. L'archevêque lui dit de quel prétexte le prince s'était servi pour l'éloigner de Damiette. — Dieu puissant! s'écria la reine, se peut-il que Saladin demande pour prix de ma rançon, la honte de Richard? Il ose lui proposer de lever le siège de Ptolémaïs; ce n'est qu'à cette condition que je puis être libre! ah! si telle est sa volonté, je puis mourir, car je ne verrai plus mon époux. — Elle dit, et tombe sur un siège, en proie au plus affreux désespoir. L'archevêque, ému de pitié, s'approche d'elle, et s'efforce de la consoler, en lui disant que Malek Adhel ne l'a point chargé de cette proposition, comme venant positivement de Saladin. — Mais la reine l'écoute à peine;

éperdue, elle s'écrie qu'elle consent bien à donner sa vie pour son époux, et à mourir loin de lui, plutôt que d'être sauvée aux dépends de sa gloire; mais qu'il sache du moins, ajoute-t-elle, avec des sanglots déchirants, qu'il sache que je ne mourrai pas seule; je porte dans mon sein un gage de son amour, l'héritier de son nom et de son trône; faudra-il donc que ce cher enfant périsse aussi avec sa mère? Ne prendra-t-on point pitié de cette tendre victime?—A cet aveu de Bérengère, l'archevêque s'inclina respectueusement devant elle. Illustre et malheureuse reine, lui dit-il, ne désespérez point de votre sort; la providence veille sur vous; elle vous éprouve, mais ne vous abandonnera pas. Croyez-moi, un jour vous reviendrez à la cour d'Angleterre, présenter à ses regards enchantés, l'auguste

rejeton du grand Henri II. En attendant que les temps soient accomplis, relevez vos esprits abattus; songez qu'il ne vous est plus permis de vous livrer au désespoir, sans être coupable devant Dieu et devant votre époux.— Et vous, Mathilde, je vous recommande la reine; entourez-la de soins, d'égards, et de complaisance; ne lui refusez jamais rien, hors les choses qui pourraient compromettre votre salut; sacrifiez-lui tous les biens terrestres; cet abandon de vous-même, que la religion vous commande, vous sera payé un jour avec usure.... mais je ne puis vous en dire davantage; le temps fuit, le moment du départ approche, et je voudrais déterminer Agnès à partir avec moi; car je ne la croirai sauvée, que quand elle sera loin d'ici. Adieu, princesses infortunées, que toutes les bénédictions du ciel tombent sur vous,

et dans vos épreuves, n'oubliez jamais que ce qui passe avec le temps est court et peu de chose, que la résignation aux maux de la terre, doit être facile à ceux qui savent qu'ils n'espèrent pas en vain, et qu'enfin, dans quelque situation qu'on se trouve, quand il semblerait que tout secours humain nous abandonne, il ne faudrait pas encore perdre courage; car Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre. »

En achevant ces mots, l'archevêque éleva ses mains sur les deux princesses, les bénit, et s'éloigna d'elles, le cœur ému de pitié et de tristesse.

CHAPITRE X.

GUILLAUME entra chez la fille d'Amaury pour lui proposer de partir le jour même avec lui, afin de hâter l'instant de sa pénitence. — «Si vous craignez, dit-il, de reparaître dans le camp des chrétiens, nous nous arrêterons dans le monastère fondé par Sainte-Hélène, sur le sommet du Carmel ; c'est là que vous serez reçue par de saintes filles qui, soumises aux pratiques les plus sévères, et exemptes d'aucunes souillures de corps et d'ame, vivent néanmoins dans une si grande humilité, qu'elles ne croiront jamais pouvoir

s'élever au dessus de vous, ni songer à vos fautes que pour en demander le pardon au trône de la grace céleste : c'est dans cette retraite, Agnès, que couchée sur le sac et la cendre, vous expierez votre vie passée et que vous pourrez dire avec le prophète : — Seigneur, nourrissez moi du pain de mes larmes, et faites moi boire en abondance l'eau de mes pleurs. »

Au premier mot de l'archevêque, la princesse de Jérusalem avait tressailli, et son visage s'était couvert d'une brûlante rougeur : quand il eut achevé, elle détourna ses regards avec une dédaigneuse fierté, et ne répondit point ; alors il ajouta : — « Prenez garde, Agnès, ne laissez pas endurcir votre cœur ; car au dessus du malheur d'être coupable, il y a encore le malheur de ne pas se repentir. — Mon père, reprit-elle avec

une agitation qu'elle ne pouvait contenir, je vous en prie, abandonnez moi, car, je vous le déclare, je ne puis pas, non je ne puis pas me repentir encore; il n'y a de place dans mon cœur que pour un seul sentiment, la vengeance...!—Hé bien, Agnès, repartit Guillaume, s'il faut du sang, s'il faut de la vengeance à votre ame violente et haineuse, je ne m'y oppose pas; venez, suivez moi au camp des croisés, venez reporter votre courage à la tête de nos armées; reprenez la lance et l'épée, couvrez vous du sang des infidèles.... — Oui, je m'en couvrirai, interrompit-elle d'une voix terrible, puis, s'arrêtant tout à coup, elle reprit avec plus de modération; mais le moment n'est pas venu encore, il faut l'attendre, mon père, je ne partirai point avec vous. — Écoutez, malheu-

reuse fille, reprit l'archevêque d'un ton plein de compassion, vos crimes furent si grands, que s'il y avait des bornes à la clémence divine, je ne pourrais vous en promettre le pardon, mais d'une miséricorde infinie on peut tout attendre, tout espérer; quelque profond que soit l'abîme où nous sommes, cette miséricorde, qui est partout, est encore là; elle est près de vous, Agnès; elle n'attend qu'un mot de repentir sincère pour vous reprendre au nombre de ses enfants: ô Agnès! votre cœur n'est-il pas touché de tant de bonté?... O Agnès! ne déchirez point mon cœur par votre silence. »—La fille d'Amaury continuait à se taire. — L'archevêque tomba à genoux.—« O mon Dieu! s'écria-t-il, daignez lui inspirer de la pitié pour elle-même : votre pardon est tout prêt; mais ce n'est pas assez

encore, forcez son cœur à vous le demander. » — Agnès continua à se taire.—Guillaume se releva le visage baigné des larmes de charité; quand son émotion lui permit de reprendre la parole, il dit: — « Ainsi, le fruit de votre crime demeurera éternellement dans ce monde et dans l'autre, et tandis que son souvenir subsistera encore dans celui où vous ne serez plus, vous gémirez sans fin dans ces lieux terribles où le pardon n'entra jamais. »

A ces mots, Agnès fut saisie d'un frémissement involontaire ; mais, avec un geste d'impatience, elle fit entendre qu'elle en avait assez : Guillaume se retira alors, il marcha vers la porte; au moment de la refermer sur lui, il s'arrêta encore, et les yeux fixés sur Agnès, il attendait qu'un mot, une larme, lui de-

mandassent la grace qu'il brûlait d'accorder : l'inflexible Agnès continua à se taire, et levant la main en signe d'adieu, elle détourna la tête avec un orgueil qui éteignit toute espérance dans l'ame du digne prélat. « Seigneur, c'en est donc fait, s'écria-t-il, vous vous êtes éloigné d'elle sans retour : hélas! j'aurais donné ma vie pour la sauver, mais elle n'a pas voulu être sauvée, ou plutôt, mon Dieu, c'est vous qui avez voulu que la vue d'un si effroyable endurcissement fût un exemple pour celles qui, pures encore, pourraient s'aveugler sur les suites d'un sentiment coupable.... Mon Dieu, si telle est votre volonté, je courbe ma tête, je me soumets, et je pars.

L'archevêque fut joindre la petite caravane qui l'attendait en dehors de la porte orientale de Damiette ; il y

trouva avec Montmorency plusieurs captifs chrétiens qui, venant de se racheter, avaient profité de cette occasion pour s'attacher au service du premier baron de la chrétienté, et le suivre en Syrie. Leur troupe était encore augmentée de plusieurs moines pélerins qui allaient chercher à Tyr un batiment pour les conduire en Europe; le reste de la caravane était composé de soldats musulmans chargés de la protéger, et telle était la force des ordres qu'ils avaient reçus de Malek Adhel, que pendant toute la route, aucun d'eux ne s'écarta un moment des égards et du respect que leur maître leur avait commandé d'avoir pour les chrétiens qu'ils conduisaient. Ils prirent leur chemin le long des côtes de la Méditerrannée, afin que la brise de mer vint les aider à supporter l'ardeur

brûlante des sables de Suez. Toutes les villes où ils passaient étaient tombées sous la domination de Saladin, et il n'y en avait aucune, surtout en Syrie, qui ne portât quelques vestiges de l'antique splendeur des chrétiens, et dont une église ruinée, un autel brisé, une croix vermoulue, ne révélât le nom de ses anciens maîtres. A la vue de ces chères et respectables images, abattues et traînées dans la fange, l'archevêque soupirait de douleur, Josselin frémissait d'indignation; et, tandis que le premier demandait à Dieu de permettre que toutes ces brillantes cités fussent reconquises par les fils de la foi, le second jurait sur son épée de les reconquérir un jour. Ils voyaient tous les ports en activité, préparant des flottes pour détruire les chrétiens, à cet aspect le jeune héros français, dominé

par sa valeur, ne pouvait être maître de sa colère : son ame tout entière s'élançait hors de lui, il brûlait de combattre et se désolait de ne le pouvoir encore : plus d'une fois oubliant et sa position et ses chaînes, oubliant qu'il était seul, et que des milliers d'ennemis l'entouraient ; il aurait tiré l'épée contre ces destructeurs du vrai culte, s'il n'eût été retenu par la prudence de l'archevêque ; alors il laissait retomber son glaive en dissimulant à peine son fier dépit ; souvent aussi la sagesse de Guillaume l'avait forcé à renfermer en lui-même l'ardeur qui le transportait au seul nom de la princesse d'Angleterre : ce n'est pas qu'il l'aimât comme on aime une femme ordinaire ; il la voyait comme une créature divine, qui, réunissant tout ce qu'il pouvait imaginer du ciel, excitait des adorations auxquel-

les un seul désir n'aurait osé se mêler, et à ses yeux c'eût été faire l'éloge des anges, que de dire qu'ils ressemblaient à Mathilde.

Enfin, après avoir vu fuir successivement à leurs yeux, pendant plusieurs journées de marche, Gaza, Joppé, Césarée et Ascalon, ils aperçurent le Mont Carmel avec ses rochers et son monastère, et dans la vaste plaine qui le sépare de Ptolémaïs, leur regards charmés distinguèrent enfin les bannières de la croix qui flottaient sur la tente des chrétiens.

A cette vue, la poitrine de l'archevêque s'oppresse d'une sainte joie; il étend les bras vers ses frères, les bénit de loin, et oubliant sa faiblesse et son âge, précipite ses pas vers eux. Montmorency seul peut le suivre, le reste de la caravane de-

meure en arrière ; cependant la garde avancée des chrétiens en voyant dans le lointain une troupe de soldats musulmans, et plus près, un prêtre et un guerrier qui semblent regarder le camp avec attention, ne sait si ce ne sont pas deux infidèles déguisés, et dans la crainte d'une surprise, elle sonne l'alarme et appelle à son aide : tous les croisés sont aussitôt en mouvement ; ils s'arment à la hâte, ils accourent, et au moment où ils se présentent en dehors des retranchements, ils aperçoivent le vénérable archevêque de Tyr avec ses cheveux blancs couverts de poussière, et son bâton à la main ; Lusignan l'a reconnu le premier, il s'élance, il s'écrie : — En croirai-je mes yeux, est-ce vous que je vois, mon père, êtes-vous l'ange de paix destiné à ramener l'union parmi nous. — Il n'a-

vait pas achevé, que déjà Montmorency était aux pieds de Philippe-Auguste : ce digne monarque le relève avec bonté, le presse entre ses bras, et témoigne la joie qu'il éprouve en revoyant près de lui le plus ferme soutien de son trône. Richard plus ému encore, prend la main de l'archevêque, le regarde fixement sans oser lui faire une question. Guillaume l'entend et lui dit : — Grand prince, ne craignez rien : il n'y a que peu de jours que j'ai quitté votre épouse et votre sœur ; elles sont pleines de vie, je les ai laissées à Damiette sous la protection du noble Malek Adhel. — Y sont-elles traitées en esclaves? mon père, interrompit vivement Richard. — Elles ne pourraient dans le palais même de la Grande-Bretagne, être entourées de plus de respects et d'honneur ; mais ajouta Guillaume,

le détail de leur situation, les motifs qui m'amènent ici, et les explications que j'oserai vous demander, seront le sujet de plus d'une conférence : en ce moment, mon premier soin doit être de vous solliciter en faveur des soldats musulmans qui nous ont escortés. Permettez leur de se rendre à Ptolémaïs, c'est une grâce que je leur ai promis d'obtenir de vous, et qui sera la juste récompense de la manière généreuse dont ils nous ont conduits jusqu'ici. — La demande de l'archevêque fut accueillie unanimement : plusieurs soldats chrétiens, la croix rouge sur le dos, le casque en tête et le sabre en main, voulurent même se charger d'accompagner les Sarrazins jusques aux portes de Ptolémaïs ; et touchés mutuellement de cet échange de service, ils semblaient pendant ce court voyage

plutôt disposés à se soutenir en frères qu'à combattre en ennemis.

Cependant, la nouvelle de l'arrivée de Guillaume et de Montmorency, a répandu la joie parmi tous les croisés; il n'en est aucun pour lequel la vue de l'archevêque ne soit le signal de l'union et de la concorde: on dirait que toutes les haines s'appaisent à son approche, et que la confiance qu'il inspire est si puissante, qu'avant même d'avoir parlé, tous les cœurs sont disposés à le croire. Il demande au prince de consentir à convoquer un conseil général pour le lendemain matin, tous promettent de s'y rendre: alors il traverse le camp au milieu des acclamations générales, et va prendre quelque repos sous la tente de Richard, tandis que Montmorency accompagne Philippe-Auguste sous la

sienne, et voit tous les Français charmés de son retour, s'empresser à sa suite, et faire retentir les airs du nom glorieux de leur jeune héros.

En attendant le conseil du lendemain, Guillaume ne demeure pas tranquille; il s'occupe de préparer les esprits à l'entendre : il s'informe des causes de la division; il parle avec force à Richard, reproche à Lusignan une opiniâtreté qui peut perdre l'empire, et ose remontrer à Philippe-Auguste que ce n'est pas pour faire un roi de Jérusalem, mais pour conquérir la cité sainte qu'il s'est rendu en Orient : il entretient aussi en particulier le duc de Bavière qui commande les Allemands depuis la mort de l'empereur Frédéric (1). Il

(1) Frédéric Barberousse, qui mourut auprès de Larenda pour s'être baigné tout en sueur dans le fleuve Cydnus; Frédéric de

se fait un appui d'Esmengards d'Aps, grand-maître des hospitaliers, et enfin une conversation de peu d'instants ramène entièrement à son opinion les Génois, les Flamands, les templiers et les chevaliers de Saint-Jean. Alors il se retire : avant de permettre au sommeil de fermer ses paupières fatiguées, il va au pied des autels remercier Dieu des espérances qu'il ose concevoir, et lui demander des paroles sages et éloquentes qui puissent toucher le cœur des rois, et opérer le lendemain l'œuvre difficile et importante de la réconciliation des chrétiens.

Souabe, son fils, prit après lui le commandement de l'armée, mais ne lui survécut pas long-temps.

CHAPITRE XI.

L'AURORE commençait à peine à rougir l'horizon, que l'archevêque s'acheminait déjà vers la salle du conseil : trois trônes y sont élevés : Richard occupe l'un, Philippe s'assied sur l'autre ; le troisième, destiné à l'empereur d'Allemagne, demeure vide. Le duc de Bavière se place un peu au dessous. Plus bas encore sont les électeurs de l'empire, et les pairs de France : les barons anglais se rangent selon leur rang ; les princes de l'église suivent le même ordre. Le quatrième côté de la salle est réservé pour les Orientaux : on y voit le prince d'An-

tioche et celui de Galilée, les comtes de Jaffa et de Tripoli, les chevaliers du saint Sépulcre et de l'ordre teutonique ; enfin sur le devant paraissent Lusignan et Conrad : ces deux fiers rivaux, assis sur un siège de la même hauteur, semblent indignés d'une égalité qui leur paraît un affront, et présentent à l'assemblée l'étonnant spectacle de deux rois de Jérusalem disputant avec acharnement la possession d'un royaume où règne un troisième roi. A peine tous les souverains avec leur sceptre, leur couronne et leur manteau de pourpre, sont-ils assis et en silence, que l'archevêque de Tyr se lève la tête nue et les yeux enflammés. Il expose avec force les funestes effets de la discorde qui s'est élevée dans le camp ; il prouve que c'est elle seule qui empêche les chrétiens d'être maî-

tres de Ptolémaïs et de marcher à Jérusalem; il tonne contre ceux qui, préférant un avantage temporel à l'avantage de la religion, seront les seuls auteurs des maux affreux qui menacent les croisés; il s'efforce aussi de blesser leur orgueil en leur montrant que leurs vaines dissensions les rendent la risée des mahométans. — « Mille fois, ajoute-t-il, je leur ai entendu répéter entre eux : Hé quoi ! tant de puissants rois n'ont-ils donc traîné tous leurs sujets et leurs trésors du fond de l'Occident, que pour former un camp sur nos terres et n'en pas oser sortir. — Ce n'est pas tout, continue Guillaume, tandis que vous perdez le temps le plus précieux et la saison la plus favorable, croyez-vous que Saladin demeure spectateur oisif de vos funestes débats ?

Dans toutes ses provinces il assemble des troupes; dans tous ses ports il équipe des flottes; partout j'ai trouvé ses peuples en activité, se préparant à la guerre avec la plus belliqueuse ardeur : maître de tant de forces, qu'attend donc Saladin pour fondre sur vous et vous anéantir ? Ce qu'il attend ? le secours d'un auxiliaire plus puissant, plus meurtrier que ses armées, et qui, chaque jour, s'avance vers vous, portant dans son sein la soif, la famine et de pestilentielles exhalaisons : quand le cancer brillera dans le zodiaque, que la canicule versera sur vous ses feux dévorants, que les fontaines seront taries, que les plantes et les fruits tomberont desséchés sur une terre aride et brûlée; et qu'incapables de résister à tant de fléaux, vos corps épuisés ne pourront plus supporter

le poids des armes ; alors Saladin, comme une comète foudroyante, se présentera tout à coup devant vous ; le lion de la guerre, le terrible Malek Adhel, l'accompagnera ; ils feront briller leur glaive destructeur, et tout tombera devant eux ; et en peu d'heures, de tant de nobles chevaliers qui avaient ceint l'épée pour la défense du fils de Marie, il ne restera qu'un peu de cendre et beaucoup de honte, et ce camp où nous sommes maintenant, ce camp rempli encore de soldats et de héros, changé en un vaste cimetière, ne rappellera aux nations futures que la honte de votre défaite et le triomphe de nos ennemis. » — Une peinture si hardie étonne l'assemblée ; tous les esprits sont agités ; un murmure général se fait entendre ; Richard et Philippe-Auguste, émus

du sort que leur prédit l'archevêque, surpris qu'on doute de leur courage, se lèvent par un mouvement simultané, et jurent que s'ils doivent mourir, ils ne mourront pas sans gloire : Lusignan paraît affecté d'une vive douleur, mais le visage du marquis de Tyr ne change point; inflexible dans ses projets, et fier de posséder seul une ville dans la Palestine, il se croit au dessus des rois qui l'entourent, des évènements qu'on lui annonce, et sa volonté n'est pas ébranlée. Cependant Guillaume s'aperçoit qu'il a réussi à émouvoir ses auditeurs, et qu'ils vont peut être s'effrayer jusqu'au découragement, s'il ne ranime leurs espérances; alors reprenant la parole, d'une voix pleine de douceur il leur montre les avantages incalculables d'une prompte réconciliation. « Tan-

dis que les Sarrazins vous croient en proie à vos sanglantes querelles, et qu'ils s'endorment sur cette pensée, que Saladin est encore à Jérusalem, et Malek Adhel en Égypte, rassemblez-vous ; semblable à un ouragan qui emporte tout dans sa course, fondez sur vos ennemis sans tarder davantage ; que demain à la pointe du jour Ptolémaïs soit attaquée par toutes vos forces réunies, et le soir même vous y entrerez triomphants et vous planterez sur ses murailles démantelées l'étendard glorieux de la croix. »

L'éloquence de l'archevêque s'animant par cette grande image, il fait une peinture véhémente des triomphes qui suivront ce premier triomphe ; il montre les infidèles éperdus fuyant devant les chrétiens, et ceux-ci poussant vigoureusement

leur victoire, se frayer un chemin jusqu'à Jérusalem, et s'en rendre maîtres avant que Malek Adhel ait eu le temps de s'avancer au secours de son frère. Tel que ces hommes divins qui, inspirés par le ciel, montraient jadis l'avenir aux regards des autres hommes, Guillaume rempli des flammes de l'enthousiasme et de la religion, peint à tous les chrétiens qui l'écoutent, l'instant, l'instant si beau où les portes de Sion s'ouvriront devant eux, où leurs mains s'occuperont de réédifier le temple saint, et où ils pourront couvrir des palmes de la victoire ces mêmes lieux que leur Sauveur a couverts pour eux de tout son sang. Cette espérance que conçoit l'archevêque passe dans l'ame de tous ses auditeurs; il n'y a plus qu'un cri, qu'une volonté, chacun brûle de combattre, et les partisans

de Conrad se mêlant avec ceux de Lusignan, oublient leur précédente animosité, et ne voient plus que des compagnons d'armes dans ceux que peu d'heures avant ils considéraient encore comme des ennemis. Cependant le prudent Guillaume ne se contente pas d'une réconciliation qui, née de l'effervescence du moment, pourrait en avoir la durée; il veut qu'elle repose sur des bases plus solides; et, profitant des dispositions de l'assemblée et de l'ascendant qu'il y exerce, il sollicite encore son attention, et dit: « Et moi aussi je désire que tous ces braves soldats, ces grands capitaines qui vont répandre leur sang pour reconquérir la cité sainte, sachent à qui, après Dieu, ils en offriront l'hommage. Je vois devant mes yeux deux princes qui y prétendent; tous deux, soutenus par

d'illustres protecteurs, me présentent, avec des droits égaux, une opiniâtreté aussi invincible. Je sais bien que la couronne de Jérusalem appartenait à Sibylle, et qu'étant morte sans postérité, elle n'a pu transmettre ce précieux héritage qu'à sa sœur Isabelle, épouse de Conrad; il semblerait donc que celui-ci devrait être regardé comme seul et légitime possesseur du trône de Baudoin; cependant Lusignan, qui fut sacré roi par le vœu unanime de ses sujets, est encore plein de vie, et je vous le demande à vous tous, souverains qui m'écoutez; un si auguste caractère, une si éminente dignité peut-elle jamais se perdre autrement que par la mort? et quiconque l'en dépouillerait tant qu'il existe encore et s'emparerait de son sceptre, mériterait-il un autre nom que celui d'usurpa-

teur ? Je vois, illustres monarques, qu'une telle vérité vous touche, et comme aucun de vous ne souffrirait l'affront qu'on veut faire à Lusignan, aucun de vous ne permettra qu'il le supporte. Cependant, afin que Conrad ne perde pas les droits dont son hymen avec Isabelle l'a si justement et si légitimement revêtu, prononcez que, durant les années que le ciel destine encore à Lusignan, lui seul sera regardé par les chrétiens comme roi de Jérusalem ; mais qu'après sa mort, soit que la faveur d'un nouvel hyménée lui ait accordé ou non une postérité, le trône n'en appartiendra pas moins et pour toujours à Conrad et à ses descendants. » Cette proposition fut reçue avec des acclamations universelles, car elle satisfaisait également, et l'impatience que chacun éprouvait d'en venir à un accomode-

ment, et les promesses par lesquelles les deux partis s'étaient engagés à soutenir les droits respectifs de leurs protégés. Richard ne pouvait-il pas dire à Lusignan : je me suis engagé à vous faire nommer roi de Jérusalem, vous l'êtes, voilà mes serments remplis; et Conrad, qu'avait-il à demander à Philippe-Auguste, ne venait-on pas de lui assurer la possession de la Palestine? Il se peut bien qu'au fond de l'âme ces deux fiers rivaux étaient loin d'être satisfaits, mais entraînés par le mouvement de l'assemblée, et voyant que leurs plus zélés protecteurs les pressaient de se déterminer, ils se soumirent, et acquiescèrent à la proposition de l'archevêque. Alors tous les rois et les grands se levèrent, et s'approchant d'une table où était le livre des évangiles couvert d'une étoffe de soie, ils

y posèrent la main avec respect, et jurèrent sur ce saint objet de leur culte, d'exécuter ponctuellement les conventions qui venaient de leur être proposées par l'archevêque de Tyr. Cette cérémonie achevée, Richard s'écria : « A demain l'assaut de Ptolémaïs ! — A demain la prise de Ptolémaïs, ajouta Philippe-Auguste. » A cette exclamation des deux plus grands souverains du monde, l'assemblée entière répondit par des cris si vifs et si valeureux, qu'ils retentirent dans tout le camp, et que les soldats émus par ces acclamations belliqueuses, sentirent leur sang enflammé d'une nouvelle audace, et espérant qu'on allait les rendre aux combats, ils se réunirent autour de la salle du conseil, afin de savoir plutôt quand ils disposeraient de la victoire. On se hâta de leur apprendre

que le lendemain à la pointe du jour ils seraient sous les murs de Ptolémaïs, et qu'avant la fin de ce même jour il faudrait en être maître; tous s'y engagèrent avec cette ardeur de volonté qui, ne connaissant point d'obstacles et comptant pour rien les travaux, promettrait de faire l'impossible, parce qu'elle a la conscience qu'il n'y a rien d'impossible pour elle.

Cependant, avant que l'assemblée se sépare, Montmorency demande à être écouté. Chacun se rassied, seul il se lève et dit: « Souverains et chevaliers, la cause de Dieu que nous allons défendre est assurément la plus belle de toutes; mais peut-être que celle de l'infortune et de l'innocence ne doit pas être moins sacrée pour nos cœurs. Qui de nous ne gémit de savoir la reine d'Angleterre dans les

fers, et Malek Adhel osant nous demander pour prix de sa rançon une honteuse retraite? Mais qui pourra ne pas s'indigner, en sachant que ce même Malek Adhel, épris des charmes de la princesse Mathilde, attente à la pudeur de cette vierge divine, en lui parlant chaque jour de son coupable amour? Si jusqu'à présent il n'a pu se défendre de respecter la fille des rois, qui sait si bientôt, fatigué des rigueurs qu'il essuie ?... Je vous vois frémir à cette seule pensée, sire, continua-t-il, en s'adressant à Richard, et déjà vos vœux comme les miens demandent à cette auguste assemblée de jurer avec nous de voler au secours de ces illustres princesses, aussitôt que notre valeur nous aura ouvert les chemins de Damiette. Je suis loin de prétendre cependant que toute l'armée doive

abandonner ses conquêtes de Palestine pour marcher en Égypte, mais je désire seulement qu'il soit permis à tous les chevaliers qui ont fait vœu d'honorer et de servir la beauté, de se joindre à moi pour aller délivrer la princesse Mathilde, et la rendre pure et sans tache à ce ciel qui l'attend, ou aux trônes du monde qui la désirent et la réclament. — Si tel est le vœu qu'il faut avoir fait pour vous suivre, répartit vivement Philippe-Auguste, quel chevalier restera ici? L'honneur et la beauté ne sont-ils pas la devise de tous, les rois eux-mêmes en ont-ils d'autres? Je jure Dieu que Damiette me verra avec vous à ses portes. — Sire, interrompit Richard, nous ne pouvons tous deux abandonner l'armée, et je pense que votre majesté ne me disputera pas le droit d'aller arracher mon

épouse et ma sœur aux fers qu'on a osé leur donner. — Je crois, s'écria Lusignan à son tour, ne mériter de rentrer dans ma Jérusalem qu'autant que j'aurai commencé par soutenir la cause de l'infortune; mon bras, mon sang et ma vie sont à la princesse Mathilde; et je ne crains pas d'avouer que s'il ne fallait que le sacrifice de mon trône pour obtenir sa main, je n'hésiterais pas à le faire. » A cette déclaration, Richard serre affectueusement la main de son frère d'arme, et semble déjà lui donner son consentement. Montmorency s'en aperçoit, profondément blessé de voir prononcer et accueillir des prétentions que sa modestie l'avait empêché d'exprimer; il reprend avec hauteur : « L'intention de Lusignan me paraît peu réfléchie; car je ne pense pas qu'il veuille faire dire de lui que

lorsqu'il a perdu son royaume il était à la tête de l'armée, et qu'il n'y était pas quand il l'a reconquis. » Lusignan s'offense de ce discours, et veut à l'instant même en tirer vengeance; Mais les deux rois interposent leur autorité, et aidés par Guillaume, ils parviennent à appaiser le ressentiment des deux chevaliers. Alors on revient à la proposition de Josselin, et on décide qu'après la prise de Ptolémaïs il sera formé une troupe de mille guerriers, sous le nom des *chevaliers de la vierge;* que Richard la commandera, et que Montmorency combattra immédiatement sous lui; mais que le nom de tous les autres prétendants sera jeté dans une urne, pour que le sort décide entr'eux, à l'exception cependant de celui de Philippe-Auguste, qui ne peut quitter l'armée en même temps que Ri-

chard, de celui de Lusignan, qui ne doit point s'éloigner de son royaume tandis qu'on combat pour le lui rendre, et de celui de Conrad qui, hautain et sauvage, ne pense pas que l'honneur d'une femme mérite l'honneur d'un combat.

Tous ces grands intérêts étant ainsi terminés, on dresse le plan d'attaque du lendemain : Richard à la tête de ses Anglais, et soutenu par les hospitaliers et les Flamands, doit s'emparer de la tour de l'est. Philippe-Auguste promet de forcer celle de Nazareth qui s'élève au midi : Lusignan se portera vers les points les plus faibles des murailles qui entourent la ville, y placera les vastes machines construites depuis longtemps pour abattre Ptolémaïs ; et Conrad, avec un souris amer, s'engage à le soutenir. Cependant, pour

que tous ces préparatifs ne soient pas aperçus des assiégés, on entoure le camp de hautes palissades d'oliviers : chaque souverain donne ses ordres, se prépare au combat, écarte le repos et ne respire que la guerre : à peine le crépuscule du soir est-il arrivé, que Montmorency, à la tête de mille pionniers, profite de l'obscurité pour commencer à détruire en silence les avant-murs de la ville, appelés murs de barbacane ; Lusignan fait rouler lentement une tour de bois remplie d'armes meurtrières, et la place en face d'une brèche mal réparée : des corps de Tyriens portent sur leurs épaules des balistes, des béliers et autres instruments de guerre qu'ils dressent contre les murailles ; tous ces mouvements se font avec précaution, en silence, et jamais les avant-coureurs de la mort ne s'annon-

cèrent avec moins de bruit et d'éclat: tandis que tout se prépare ainsi pour l'assaut terrible du lendemain, les habitants de Ptolémaïs se reposant avec une aveugle confiance sur la dissension qui, jusques à ce jour, a retenu les chrétiens enchaînés dans leur camp, sommeillent en paix sans se douter que l'ange de la destruction s'avance vers eux, et plane déjà sur leurs têtes. A peine l'aurore a-t-elle paru; qu'éveillés tout à coup par le son des trompettes, le retentissement des armes et le hennissement des chevaux, ils s'élancent sur leurs remparts, et voient avec effroi l'appareil terrible qui les menace de tous côtés: leurs murs attaqués dans leurs fondements par des milliers de soldats, ne seront bientôt plus qu'une vaine défense: dans l'espoir d'interrompre les travailleurs, les musul-

mans jettent sur eux des pierres enflammées et du plomb fondu ; ils sont bientôt repoussés par les flèches et les traits dont on les accable. Cependant ils reviennent à la charge, et commandés par le brave Metchoub, auquel Saladin a confié la défense de Ptolémaïs, ils opposent une fermeté constante et opiniâtre à l'ardeur fougueuse des chrétiens : déjà plusieurs tours sont renversées, les fossés à demi comblés, les brèches ouvertes en plusieurs endroits, les croisés prêts à monter à l'assaut, et cependant les assiégés ne parlent point de se rendre ; Richard irrité sent croître sa valeur avec leur obstination ; il anime ses troupes, les efforts redoublent, l'intrépidité ne connaît plus d'obstacles ; les poutres armées de fer, les faux tranchantes, le terrible bélier, sont dirigés contre

la tour de l'est, bientôt elle s'ébranle, croule, et tombe avec un fracas horrible, entraînant dans sa chute les guerriers qui la défendaient : Richard s'élance à travers les décombres, il est maître des faubourgs; pendant assez long-temps les Sarrazins lui disputent le terrain, mais s'apercevant bientôt que les chrétiens sont victorieux sur tous les points, ils fuient épouvantés dans leur seconde enceinte : Philippe-Auguste, maître de la tour de Nazareth, s'unit à Richard pour ne donner aucun relâche aux vaincus, et tous deux s'apprêtent à tenter l'escalade du second retranchement.

Tandis qu'ils poursuivent ainsi leur victoire, ils apprennent avec étonnement que du côté de la mer, Montmorency vient d'en obtenir une plus brillante encore, qu'il est maî-

tre du port, des tours qui le protégeaient, et que s'ouvrant des routes inaccessibles à tout autre guerrier, à l'aide de ponts suspendus qu'il a fait jeter du haut des machines extérieures sur les murs de la ville, il n'a plus que quelques ennemis à renverser pour être maître du faubourg de l'occident, et revenir joindre le reste de l'armée. Il ne se fait pas long-temps attendre. Hors le bras de Malek Adhel, il n'y a point d'obstacle capable d'arrêter sa valeur; le voilà au pied de la seconde enceinte, que l'épée de Richard et la lance de Philippe-Auguste ont déjà commencé à ébranler, mais le jeune héros veut des moyens plus prompts; de sa propre main il dresse une échelle contre le mur et monte le premier à l'assaut: à quelque distance, Lusignan suit son exemple,

et tous deux animés du désir de se surpasser, bravent avec une audace sans exemple, les traits qu'on fait pleuvoir sur eux : cependant Montmorency vient d'atteindre les crénaux, il y touche, il est vainqueur : oubliant alors les dangers qui le menacent et les ennemis qui l'entourent, il jette au loin le bouclier qui défendait sa tête ; et saisissant dans les mains des guerriers qui le suivent l'étendard de la croix, il l'arbore le premier au haut de la muraille, et donne ainsi aux chrétiens le signal glorieux de leur triomphe : en vain les Sarrazins s'efforcent de l'abattre, le jeune héros défend sa victoire avec cette même valeur qui la lui a fait obtenir : il paraît debout au faîte des remparts, saute dans l'enceinte, se place devant la bannière sacrée, et avec sa seule épée,

écarte les infidèles et les empêche d'approcher.

Cependant l'échelle où il vient de se frayer une si glorieuse route est renversée avec tous les guerriers qu'elle portait, et il se voit seul au milieu d'une foule d'ennemis; mais il est avec son courage, et il ne s'effraie pas : les Sarrazins, honteux d'être repoussés par un seul chrétien, reviennent en foule vers lui; tandis que son bras invincible les renverse d'un côté, il reçoit de l'autre un coup de hache qui fend son casque en deux parties, sa tête reste nue et sans défense : à l'aspect de sa jeunesse et de sa beauté, les musulmans s'arrêtent immobiles, étonnés de voir dans un âge si tendre une si indomtable valeur; ils paraissent craindre de donner la mort à celui qu'ils ne peuvent s'empêcher d'ad-

mirer; mais du haut de la citadelle Metchoub a reconnu le héros; il accourt, se précipite, anime ses soldats.—« Insensés, leur crie-t-il, que tardez-vous à frapper; si Montmorency tombe sous vos coups, Ptolémaïs pourra être emportée, la victoire n'en sera pas moins à nous. » — Il dit, et suivi de ses troupes, il entoure le héros; celui-ci, prêt à être accablé par le nombre, oppose un cœur intrépide et un bras invincible au torrent débordé contre lui; il s'appuie le dos contre le mur, et, négligeant de défendre sa vie, il ne songe qu'à garantir le drapeau de la croix qui flotte au dessus de sa tête: déjà victime de son généreux dévouement, son sang commence à rougir ses armes, lorsque le ciel, qui veut le conserver encore à ce monde dont il est l'exemple et la gloire, lui en-

voie un défenseur : après avoir été repoussé plusieurs fois, Lusignan est enfin parvenu à escalader le rempart; des milliers de chrétiens le suivent; il aperçoit le premier le danger de Montmorency, il vole à son secours; les chrétiens se précipitent après lui, et parviennent à dégager le héros : à peine celui-ci est-il libre, qu'il jette les débris de son épée, en saisit une autre, se couvre du casque d'un des ennemis qu'il a abattus, et tout blessé qu'il est, cherche de nouveaux combats : cependant Metchoub, furieux de se voir enlever sa proie, tourne toute sa rage contre Lusignan; il lui lance un trait si subit et si prompt, que le roi de Jérusalem n'a pas le temps de le détourner, il le reçoit dans la poitrine; le sang sort de la plaie à gros bouillons; le vaillant guerrier chancelle; il tombe sur ses

genoux ; alors Metchoub l'insulte. — « Monarque de Jérusalem, lui dit-il, puisque tu as perdu ton royaume dans ce monde, va le chercher dans l'autre. » — Mais Metchoub n'a pas le temps d'achever, tous les retranchements sont emportés, l'armée entière est dans Ptolémaïs ; Richard vole à la défense de son frère d'arme, le sauve et le venge ; vainqueur de Metchoub, il le fait charger de chaînes : les habitans de Ptolémaïs voyant leur chef dans les fers, se soumettent aux vainqueurs et acceptent la capitulation que leur offre Philippe-Auguste. A l'instant on voit de toutes parts des croix triomphantes s'élever au dessus des mosquées, et de glorieuses bannières se déployer dans les airs : le soleil les dore de ses derniers rayons, et éclaire encore avant de disparaître l'entrée triom-

phale de l'armée dans la ville conquise : les rois de France et d'Angleterre, se tenant par la main, marchent à la tête de leurs troupes, et vont rendre grâce de leur victoire au dieu des armées dans la grande église de Saint-Jean ; consacrée par les infidèles à l'honneur de leur prophète, elle vient d'être rendue à son premier culte ; l'archevêque de Tyr, vêtu de ses habits pontificaux, l'a purifiée ; il commence les saintes cérémonies, et fait retentir, avec l'hymne de reconnaissance, le nom sacré du Christ ; toutes les voix des héros le répètent : monarques, princes, soldats, tous se prosternent sans distinction de rang et de titres, unis, confondus entre eux comme ils le sont devant l'éternel. Après s'être acquittés de ce pieux devoir, les vain-

queurs se retirent dans le quartier qui est désigné à chacun, et ils se délassent de leurs pénibles et glorieux travaux, en goûtant le repos qu'amènent le silence et la nuit.

CHAPITRE XII.

PENDANT que Ptolémaïs tombait sous les armes des chrétiens, Saladin, plein de confiance dans la solidité de ses remparts, le courage de ses défenseurs, et plus encore dans la dissension qui régnait au camp des croisés, ne supposant pas même que ses ennemis osassent tenter d'attaquer une si forte place, s'était avancé vers Moussoul avec une partie de son armée, afin de la défendre contre les entreprises du sultan Emmaddin, son ancien possesseur : peu de jours lui avaient suffi pour le vaincre, et il revenait triomphant le long

du fleuve Oronte, lorsqu'au pied des montagnes de Galilée il rencontra le brave Metchoub, député des prisonniers de Ptolémaïs. Cet infortuné guerrier, la tête couverte de cendres et le désespoir dans le cœur, se prosterna aux pieds de son maître. — « Prends ma vie, lui dit-il, car tes ennemis m'ont surpris; ils se sont emparés de la ville que tu avais confiée à mes soins, et m'ont obligé de venir te demander d'apposer ton seing au traité de capitulation qu'il a fallu faire avec eux. »

A cette nouvelle imprévue, Saladin demeure stupéfait et immobile; il ne peut croire, il ne peut comprendre ce qu'on lui annonce, que l'éloquence d'un seul homme a suffi pour appaiser les discordes envenimées des chrétiens, et qu'il ne leur a pas fallu plus d'un jour pour s'em-

parer de la ville la plus importante de la Palestine, après Jérusalem. — Quel est donc, demande-t-il, quel est cet homme extraordinaire qui a eu sur l'esprit de tant de rois un pouvoir que n'avaient pu obtenir jusqu'ici, ni l'intérêt de leur gloire, ni celui de leur religion, et quelle main assez forte a pu ébranler la triple muraille dont j'avais entouré Ptolémaïs ? » — Metchoub répond : — « De même qu'un seul mot du prophète savait enchaîner la tempête dans les airs, de même l'archevêque de Tyr a su, par la seule force de ses paroles, suspendre cette terrible querelle qui divisait les chrétiens et menaçait de les anéantir : quant à cet autre miracle de la chute soudaine de Ptolémaïs, la valeur de Richard et de Philippe-Auguste y ont eu part ; mais sans la foudroyante

épée de Montmorency, jamais ils ne l'eussent achevé.

» Si je ne suis pas sous la puissance d'un songe, reprit Saladin, tes paroles sont fausses; car, au moment où je parle, l'archevêque de Tyr et Josselin de Montmorency sont prisonniers à Damiette. — Ils l'étaient sans doute, répliqua Metchoub, mais Malek Adhel a brisé leurs chaînes, il leur a donné une garde nombreuse pour les conduire à travers le désert au camp des croisés : arrivés chez leurs frères le 16 de la lune de Redgeb, le 17 les chrétiens étaient réconciliés, et le 18 maîtres de Ptolémaïs. — Sais-tu ce que tu fais en me disant de pareilles choses, audacieux esclave, s'écria le sultan avec colère? Sais-tu que tu élèves dans mon esprit des soupçons contre mon frère? — A Dieu ne plaise, interrompit Met-

choub, que je veuille donner à ta hautesse aucun doute sur la fidélité du grand Malek Adhel, ton plus soumis serviteur! mais ce que je t'apprends te sera confirmé par les braves soldats qui ont accompagné les prisonniers de ton frère depuis Damiette jusqu'au camp, et qui, pour récompense de cette action sont les seuls musulmans libres dans Ptolémaïs; peut-être pourrais-je t'en dire davantage si je ne craignais d'exciter ta colère, et si nous n'étions entourés de tant d'oreilles attentives à nous écouter. — Viens donc me parler à moi seul, repartit le sultan avec agitation, et sur ta tête prends garde à ce que tu diras; car je ne sais si je pourrais pardonner à la langue sacrilège qui oserait me faire entendre que le frère de mon cœur, que le plus cher ami de mes entrailles est un traître

contre lequel je dois m'armer. » Il dit, fait poser sa tente et s'y enferme avec Metchoub : à peine sont-ils seuls, que celui-ci s'écrie, en se prosternant devant son maître : — « Non, grand prince, ton frère n'est point un traître ; mais il est subjugué par un amour trop extraordinaire pour n'être pas sous la puissance de quelqu'enchantement : une vierge chrétienne, d'une beauté si céleste qu'on la croirait une houri échappée du paradis du prophète, a ébloui ses yeux et abattu son ame : depuis qu'il l'a vue, le noble Malek Adhel n'est plus ce qu'il était; il néglige le gouvernement dont tu l'as chargé, et oublie également et les intérêts de son pays, et les ordres de son maître. — Et quel est le nom de cette dangereuse beauté, reprit Saladin; quelle femme a eu la puissance

d'amollir ainsi la grande ame de Malek Adhel? — La princesse Mathilde d'Angleterre, la sœur du roi Richard, une fille de seize ans, est celle qui tient enchaîné à ses pieds, comme un vil esclave, le lion des combats, le foudre d'Orient : c'est à cause d'elle qu'il a renvoyé avec mépris toutes les femmes de son sérail; c'est parce qu'elle l'a ordonné, qu'il a brisé les chaînes de l'archevêque de Tyr et du vaillant Montmorency; sans doute, si elle l'avait ordonné encore, il l'eût conduite elle-même au camp des chrétiens; car il a juré que tout ce que lui demanderait la princesse Mathilde, elle l'obtiendrait sur le champ. — Ceci est un insigne mensonge, repartit vivement Saladin, et je suis sûr que Malek Adhel n'a point fait un pareil serment : si la princesse d'Angleterre disposait ainsi de sa vo-

lonté, ne lui aurait-elle pas commandé de remettre aux chrétiens toutes les places dont il dispose ? Ne lui aurait-elle pas commandé d'être chrétien lui-même, et de se joindre à mes ennemis? Réponds-moi, Metchoub, l'a-t-il fait? — Non, sans doute, répliqua celui-ci, il ne l'a pas fait encore; mais songe donc que cette orgueilleuse Européenne n'a seulement pas tenté un seul effort à cet égard. On dit que jusqu'à ce jour, inflexible et sévère, elle se tient obstinément cachée à ses yeux; que toutes ses adorations, ses prières, son asservissement, n'ont pu obtenir d'elle ni un regard plus doux, ni un mot favorable, et qu'enfin il n'entreprend rien pour la servir, parce qu'elle ne daigne rien lui demander. Mais si, tout à coup dépouillant sa dédaigneuse fierté, l'amour rempla-

çait la froideur, et que pour prix de son cœur, elle exigeât de Malek Adhel le sacrifice de sa religion et de sa patrie... Sultan, crois moi, je présume beaucoup de ton frère en disant qu'il hésiterait. — Non, il n'hésiterait pas, interrompit Saladin en jetant un regard de colère sur Metchoub, Malek Adhel est aussi incapable de me trahir que je le suis de le soupçonner. Peut être est-il amoureux; sans doute il doit l'être, car on dit que les femmes d'Europe possèdent éminemment l'art d'enchaîner, par de feintes rigueurs, les guerriers les plus indomtables; mais toute fière, toute belle que tu me peins cette princesse d'Angleterre, toute tendre qu'elle pourrait être, elle n'obtiendra de Malek Adhel que le sacrifice de la vie, et jamais celui de l'honneur: écoute, téméraire Met-

choub, si tu n'avais pas répandu ton sang pour moi en plusieurs batailles, je te ferais payer de ta vie le soupçon dont tu as osé flétrir le grand nom de mon frère; mais rassure toi, car c'est à la clémence de celui que tu accuses que je vais confier le soin de te punir : pars à l'instant pour Damiette, présente-toi devant Malek Adhel, fais-lui l'aveu de ta faute, implore son pardon, remets-lui les ordres dont je vais te charger, et sois témoin de sa fidélité à les exécuter. »

Il dit, et Metchoub se retire : au bout de quelques heures il le fait rappeler, et lui donnant lui-même les lettres qu'il vient d'écrire à son frère, sur lesquelles il a apposé son sceau royal, il s'écrie : — Ceci instruira Malek Adhel de mes volontés, et je suis certain qu'il ne s'en écartera pas en un seul point. Je lui or-

donne d'abord d'envoyer la reine d'Angleterre au Caire, et de l'y tenir dans une étroite captivité, afin que Richard, touché des maux d'une épouse qu'il aime, accepte le prix que je mettrai à sa liberté : prix immense cependant, car c'est Ptolémaïs même que j'exigerai pour sa rançon : sans doute les autres souverains qui ont conquis cette ville avec Richard, et qui y ont autant de droits, n'ayant pas le même intérêt à la rendre, s'opposeront à ma proposition, et j'espère alors que leur refus excitera entr'eux une nouvelle division, plus cruelle, plus funeste encore, contre laquelle toute l'éloquence de Guillaume échouera, et dont je saurai profiter pour écraser sans retour tous mes fiers ennemis : cependant Malek Adhel va rassembler promptement ses troupes disper-

sées, et réunissant celles de Damiette et du Caire, il viendra à leur tête me joindre dans la montagne de Khouroutba où je vais l'attendre. Avant son départ il renverra la princesse d'Angleterre au roi son frère : un vaisseau sera préparé pour elle dans le port de Damiette, et si Malek Adhel te fait grâce, c'est toi, Metchoub qui la conduiras au camp des chrétiens : tu dirigeras ton vaisseau dans le port de Ptolémaïs, j'aurai soin de prévenir Richard de ton arrivée, et en faveur du bien qu'on lui rend, j'en obtiendrai un sauf conduit pour toi. Va, pars, vole porter mes ordres à Malek Adhel, et tu verras s'il balancera entre une femme et son frère.

Ayant parlé ainsi, Saladin fit donner deux de ses meilleurs chameaux à Metchoub, un pareil nombre de

chevaux arabes, dont les pieds légers laissaient à peine leurs traces sur le sable, plusieurs esclaves pour l'escorter; et la nuit n'était pas encore en pleine possession de son empire, que déjà Metchoub avait dépassé Séfour, et voyait dans l'ombre la petite forteresse de Ramla s'élever à l'entrée du désert.

Mais pendant qu'il s'avance si vite vers un lieu où il va porter tant de trouble, que s'y passe-t-il, et que s'y est il passé depuis que l'archevêque n'y est plus?

Après son départ, Mathilde, fidèle à la promesse qu'elle lui avait donnée, s'était tenue religieusement enfermée dans sa retraite, résistant avec un égal courage aux raisons que la reine lui donnait pour se trouver avec le prince, et aux légers désirs que son propre cœur osait for-

mer à cet égard ; loin de voir dans l'absence de Guillaume une raison d'être moins rigide, elle en trouvait une d'être plus craintive, et sentait bien que privée des lumières de son guide, il ne pouvait y avoir de sûreté pour elle que dans le silence d'une profonde solitude, et que son devoir comme son intérêt lui commandaient de repousser toutes les prières qui tendaient à l'entraîner au-dehors. A la fin, la tendre Bérengère, fatiguée de la solliciter en vain, effrayée de la colère que ses refus obstinés pourraient exciter dans l'ame du prince, abattue par la prolongation de sa captivité et le mortel ennui d'être séparée de son époux, ne put résister plus long-temps à tant de maux réunis ; l'état où elle se trouvait augmentait encore sa foiblesse, sa santé s'altéra ; et bientôt on craignit pour ses jours.

A peine Mathilde en est-elle informée, qu'elle oublie ses propres dangers pour ne songer qu'à ceux de la reine ; elle court s'enfermer auprès d'elle, ne la quitte ni jour ni nuit, et s'efforce de rappeler son courage, en lui disant tout ce qui peut ranimer ses espérances. Malek Adhel, de son côté, prodigue à sa royale prisonnière les attentions les plus soutenues et les soins les plus délicats ; il fait venir d'Alexandrie un médecin arabe, fameux dans tout l'Orient, et les plantes les plus salutaires du fond de l'Yémen ; mais tous ces secours sont inutiles, Bérengère s'affaiblit de jour en jour, ses yeux s'éteignent, ses forces se dissipent, et Mathilde sent naître au fond de son ame la crainte d'un affreux malheur. Une nuit qu'elle veillait tout en pleurs auprès du lit de la reine, celle-

ci se retourna vers elle, et lui dit d'une voix affaiblie combien elle était touchée de son amitié; « mais cette amitié aurait pu me rendre à la vie, ajoute-t-elle, et cependant je vais mourir. » La princesse éperdue lui prend la main, la serre contre son cœur: « Parlez, dit-elle, hâtez-vous de parler, vous ne m'aurez jamais dit assez tôt comment je puis vous sauver. — Tout ce que je demande, répliqua la reine un peu ranimée, c'est que vous receviez une seule fois Malek Adhel; parlez-lui en ma faveur, obtenez de lui (et cela dépend de vous), obtenez de lui qu'il me renvoie à Richard en dépit de tous les ordres contraires qu'il pourra recevoir de Saladin; rendez-moi l'espoir de retrouver mon époux, et chaque jour vous verrez mes forces renaître... Je vous devrai ma vie, celle de l'en-

fant que je porte dans mon sein ; ah ! ma sœur, seriez-vous coupable de me faire tant de bien ? — Je le serais beaucoup en vous refusant, s'écria vivement la princesse ; soyez tranquille, ma sœur, vous serez obéie ; je verrai le prince, je tomberai à ses genoux, j'invoquerai sa pitié....— Ayez-en seulement un peu pour les maux qu'il souffre, interrompit faiblement la reine, sans répondre à son amour, regardez-le sans colère, priez-le avec douceur, et vous le verrez vous remercier lui-même de ce que vous daignez lui demander quelque chose. »

Déjà la promesse de Mathilde a répandu un baume salutaire dans le sang de la reine ; ses espérances renaissent et ses agitations s'appaisent ; elle connaît la puissance de l'amour, elle sait que celui qui aime court,

vole, se précipite, ne tient qu'à une seule pensée, n'est arrêté par aucun obstacle, et croit tout permis comme tout possible à son zèle; puisque Mathilde se charge de son sort, et que c'est Malek Adhel qui en dispose, elle peut respirer en paix et goûter le repos. En effet, le sommeil, qui depuis long-temps se refusait à tous ses efforts et à tous les remèdes, arrive à la suite de ses douces pensées, et rend enfin un peu de calme à son corps abattu. En la voyant endormie, Mathilde ferme doucement les rideaux pour affaiblir l'éclat du jour, et passe dans son oratoire, afin de remercier Dieu du soulagement de la reine. Tout occupée de cette sœur chérie, ce n'est que pour elle qu'elle demande au ciel des secours, de la force et du bonheur; cet intérêt est le premier

dans son ame, il lui fait oublier tous les autres, et elle ne songe point que Bérengère n'a retrouvé la paix que parce qu'elle va exposer la sienne. Le jour était déjà avancé, et la reine se sentant plus de force avait quitté son lit; on l'avait transportée près de sa fenêtre, elle y respirait un air plus frais, et ses yeux fatigués erraient avec plaisir sur les campagnes fleuries du Delta. A genoux auprès d'elle, la princesse lui chantait à demi-voix quelques saints cantiques lorsqu'un esclave entra, et leur dit que le prince était venu demander des nouvelles de la reine, et qu'il attendait la réponse dans le grand salon de jaspe. A ces mots, Bérengère jeta sur sa sœur un de ces regards expressifs et suppliants qui contiennent plus de prières qu'aucune langue n'en peut exprimer. Mathilde

lui serra la main avec un doux sourire : « Je vous entends, lui dit-elle, et je vais remplir ma promesse. » Alors elle se leva, et passant dans le salon de jaspe, elle se présenta au prince avec ce calme et cette dignité qui donnent à une femme quelque chose de divin, parce qu'elle ne les doit jamais qu'à ce qu'il y a de plus divin sur la terre, à l'innocence et à la bonté.

En la voyant devant ses yeux après l'avoir si long-temps et si vainement demandée, le prince laisse échapper un cri de surprise, il ne sait s'il veille, une si vive joie vient de tomber sur son cœur qu'elle y a comme suspendu le mouvement et la vie ; immobile, oppressé, il ne peut ni comprendre, ni croire, ni exprimer son bonheur. La vierge s'arrête à l'entrée du salon, et inclinant sa tête d'un air

doux et modeste, elle dit : « Je viens ici, seigneur, au nom d'une reine malheureuse, implorer votre générosité... — N'achevez pas, interrompt vivement Malek Adhel, ne dites jamais que vous venez m'implorer ; m'implorer ! vous ! ah ! beauté angélique, ce ne sont point des prières, mais des ordres que vous devez m'adresser ; me voici à vos pieds prêt à les entendre et à les exécuter... Parlez, commandez, ô souveraine absolue de Malek Adhel ! — Je désire, seigneur, reprit-elle en rougissant et s'éloignant un peu, je désire beaucoup que vous ne vous humiliez pas ainsi devant moi. » Il s'écrie : « Non, je ne m'humilie point en me prosternant devant vous, je m'honore, au contraire, et je m'enorgueillis d'être soumis à votre puissance ; ô Mathilde ! comment ne pas vous adorer ! Qu'y

a-t-il de plus juste que d'adorer ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait sur la terre? — Seigneur, interrompt-elle, la reine est encore très mal, je ne puis la quitter longtemps; daignez entendre le motif qui m'amène : un profond chagrin a altéré sa santé, il menace sa vie, je tremble pour ses jours, je tremble de voir périr la femme de mon frère; vous seul pouvez prévenir un si grand malheur; la promesse de la rendre à son époux peut la rappeler des portes du tombeau, et si j'ai espéré que cette grâce pourrait m'être accordée par le cœur de Malek-Adhel, j'ai beaucoup moins compté sur mes prières que sur une générosité de laquelle on ne peut jamais trop présumer. — Non, s'écria le prince, je n'éprouvai jamais un tel enchantement, jamais si douce harmonie ne

frappa mes oreilles et ne ravit mes sens ; où suis-je ? ce n'est plus ici le même palais, ce n'est plus le même air que je respire, tout est changé quand je la vois. O Mathilde ! sans doute que là où vous êtes on n'est déjà plus sur la terre. »

« Seigneur, interrompit-elle encore, à quelques pas d'ici une reine pleure et se meurt ; vous êtes maître de sa vie, et elle attend sa sentence. — Je ne sais, répond le prince, quelles seront les suites de ce que je vais faire ; mais quoiqu'il arrive, je sais que vous serez obéie : vous voulez que la reine soit libre, elle l'est ; vous voulez qu'elle soit rendue à son époux, elle le sera : que désirez-vous encore ? mettrai-je à vos pieds tous les royaumes du monde ? vous donnerai-je ma vie ? — Ah ! prince magnanime, répondit la vierge attendrie, pourquoi

tant de bienfaits? un seul suffit à mon éternelle reconnaissance. Ma famille connaîtra donc encore le bonheur, et c'est vous qui en serez cause, et c'est à vous que je le devrai! — Ciel qui l'entendez, s'écria le prince, ciel, qui l'avez créée, et qui vous étonnez sans doute de la beauté de votre ouvrage, est-il vrai que Mathilde me bénisse? dites-moi, ô dites-moi, qu'ai-je fait pour mériter une félicité si parfaite? Il y avait un délire si exalté dans le ton, l'air, et les regards de Malek Adhel, qu'il parvint à troubler le cœur de la princesse : aussitôt elle songea qu'il était temps de se retirer ; et faisant quelques pas en arrière, elle dit au prince, d'une voix émue :--permettez-moi de vous quitter ; tant que la reine ignore vos bienfaits, mon cœur ne les goûte qu'à demi. — Allez, Mathilde, allez, je ne vous retiens point, répli-

qua le prince, avec enthousiasme, vous devez être impatiente de voir la reine satisfaite; mais sachez que ni le bonheur dont elle va jouir, ni celui que vous éprouvez à lui apporter tant de joie, ne valent ce que je sens dans ce moment-ci. Mathilde, la reconnaissance est toute pour moi, et je vous dois bien plus que je ne vous ai donné. — La princesse ne répondit point; elle s'avança vers la porte, et quand elle fut prête à sortir, elle s'arrêta, posa une main sur son cœur, et dit : « La reconnaissance est là, et jusqu'à la fin de ma vie. »

Alors elle précipita sa marche, entra vivement chez la reine, en lui criant, avec une agitation pleine de joie, de rendre grâce à la clémence de Dieu, qui avait disposé le prince à l'entendre : « Votre liberté vous est promise, ma sœur, et le retour de

votre santé fixera l'instant de votre départ. — O mon roi, mon époux et mon maître, s'écria Bérengère, en se levant à moitié, et joignant ses mains, je vous reverrai donc! Je sens à cette pensée mes entrailles tressaillir d'allégresse, et mon sang reprendre une nouvelle vie: bientôt je pourrai partir, et j'aurai bien vite retrouvé les forces qui doivent me ramener dans vos bras... Et vous, mon Dieu, pardonnez au cœur d'une épouse, de ne vous avoir donné que sa seconde pensée... Mathilde, chère Mathilde, mon sauveur sur la terre! Ah! c'est dans le ciel, où votre ame est déjà tout entière, que vous pourrez trouver une récompense digne du bien que vous m'avez fait; et toi, prince si bon, si généreux, où es-tu? quand te verrai-je? quand est-ce que le cri de ma reconnaissance pourra aller

jusqu'à toi?... — Elle ne peut achever, l'émotion a épuisé ses forces; Mathilde la conjure de se calmer; elle lui représente que l'excès de la joie est nuisible, et que l'excès en tout est répréhensible devant Dieu. — Ah! ma sœur, interrompit la tendre Bérengère, je ne puis obéir à Dieu, quand il s'agit de mon époux, et Richard est plus fort que lui dans mon cœur. — J'ai déjà cru m'en apercevoir, reprit la princesse, en souriant; mais sans ce tort là, vous n'en auriez aucun, et nulle créature n'est parfaite sur la terre. — Alors, voyant la nuit s'approcher, elle engagea la reine à faire trève à ses douces pensées, et à venir se reposer de sa joie. Bérengère y consentit; ses femmes s'approchent, la soutiennent, la transportent dans son lit; bientôt elle s'endort, et Mathilde, moins tranquille,

cherche en vain un aussi doux sommeil. La journée avait été brûlante; la nuit l'était encore; oppressée par la chaleur, ne pouvant ni respirer à son aise, ni trouver aucun repos, elle passe dans un petit cabinet voisin, dont les fenêtres donnent sur les jardins du palais; on peut même y descendre par un escalier dérobé: la princesse ne l'ignore pas, et elle serait vivement tentée d'aller jouir un moment de la fraîcheur de l'air et de la beauté du ciel, si elle n'était effrayée de se trouver seule dans ces vastes jardins, au milieu des ténèbres. Elle s'assied près de la fenêtre, pour mieux jouir des émanations embaumées de la nuit. Elle prend une table devant elle, ouvre la Bible, et se met à lire; mais au milieu de sa lecture, elle tombait dans de fréquentes distractions; sans s'en apercevoir,

ses yeux se fermaient à demi, sa tête se penchait sur sa main; et tandis qu'un vent léger agitait et retournait les feuillets du livre sacré, elle laissait errer involontairement sa pensée sur les moindres détails de son entrevue avec Malek Adhel: si quelque bruit inattendu la rappelle à elle-même, elle s'arrache brusquement à sa rêverie, en se reprochant de s'y être laissé entraîner, et elle reprend sa lecture, bien déterminée à ne plus la quitter; mais insensiblement, des idées fugitives qu'elle chassait sans cesse, et qui revenaient toujours, fatiguaient, suspendaient son attention, et finissaient par s'en emparer; ses yeux lisaient encore, que déjà son esprit s'échappait ailleurs, et, comme sa bouche prononçait des mots que son oreille entendait, elle ne s'apercevait

pas que sa pensée ne les entendait plus, et qu'elle était revenue tout entière vers une image qui ne lui laissait aucun repos. La nuit se passa ainsi dans une alternative continuelle de courtes lectures et de longues rêveries : à la fin, fatiguée de tant d'inutiles efforts et d'importuns souvenirs, la princesse se jeta sur son lit, et à peine y avait-elle dormi quelques heures, qu'une de ses femmes entra pour lui dire que la reine était éveillée, et désirait lui parler.

Elle se leva aussitôt et fut joindre Bérengère ; elle la trouva dans son oratoire, assise sur son grand fauteuil de velours rouge à crépines d'or, en face de son petit prie-dieu ; un moine était debout auprès d'elle : en apercevant la princesse, le visage pâle de la reine se colora d'une lé-

gère émotion; elle lui tendit la main en lui disant qu'elle était très bien, que son repos n'avait été interrompu que par des songes agréables; qu'enfin se voyant tout à fait hors de danger, elle avait voulu commencer cette journée par l'auguste cérémonie qui porte les bénédictions des hommes au trône de la miséricorde divine. — « Venez, ma sœur, je n'ai pas voulu prier sans vous, ajouta-t-elle; car on est mieux entendu du ciel quand on est auprès de Mathilde. »

La triste princesse était trop peu satisfaite de ses pensées de la nuit, pour ne pas rougir d'une telle louange : elle remercia la reine de l'avoir fait avertir, et ensuite s'humilia devant Dieu avec cette foi ardente et cet amour sans bornes qui

opèrent des effets si salutaires dans l'ame qui les éprouve. Ah ! quand c'est avec cet entier abandon de cœur qu'on se donne à Dieu, rarement laisse-t-il aller ses enfans sans avoir répandu sur eux cette grâce qui ranime le courage, bannit la tristesse, chasse la crainte, nourrit la piété et produit les larmes : aussi la cérémonie était-elle à peine achevée, que déjà Mathilde, plus calme, avait retrouvé sa paix accoutumée. Quand les princesses furent seules, la reine pria Mathilde de s'asseoir près de son fauteuil ; elle lui prit les deux mains entre les siennes, la regarda avec sollicitude, prête à parler, et s'arrêtant tout à coup comme si elle n'eût pu s'y résoudre ; à la fin, d'une voix faible et émue, elle lui dit : — « Quand vous eûtes parlé hier au prince en ma faveur, et qu'il

vous eut accordé ma liberté, demandâtes-vous aussi la vôtre? — La mienne! s'écria Mathilde surprise, en avais-je besoin; est-ce qu'il est possible qu'on nous sépare? — Je m'en doutais, repartit Bérengère; la plus grande difficulté subsiste encore, et comment en triompherons-nous. — Mathilde pâlit, et d'un ton plein d'effroi, lui demande si elle suppose au prince le désir coupable de la retenir près de lui. — Ame simple et pure, répond la reine, dans tes jugemens comme dans tes actions, tu ne consultes que la vertu et la justice, tu ne penses point à l'amour: il t'entoure pourtant, il te frappe, il te parle sans cesse et il te demeure étranger; c'est en vain qu'il se montre à toi sous toutes les formes, violent et criminel sous les traits d'Agnès, passionné et respectueux dans les discours du

prince, tendre et légitime dans mon cœur, tes chastes yeux se détournent et ne veulent ni le voir, ni le comprendre. — Eh quoi, reprit la princesse, ne me suis-je pas engagée à ne le jamais connaître; est-ce qu'il est possible de manquer à son serment? » — La reine sourit d'un air attendri; et après une pause elle dit : — « Vous avez raison, cela n'est pas possible, et cette promesse doit suffire sans doute pour fermer non seulement votre cœur, mais vos yeux à l'amour : pour moi, ma sœur, à qui il est permis de le connaître, je ne puis pas ignorer quel sera son effet sur l'ame de Malek Adhel; ce prince ne vous laissera pas partir. — Qu'entends-je, s'écria Mathilde, à quels affreux malheurs suis-je donc destinée, et quels projets cet infidèle forme-t-il contre moi? — Je ne lui

en suppose aucun dont vous deviez précisément vous alarmer, replique la reine; car s'il vous aime beaucoup, il vous respecte davantage; mais consentir à se séparer de vous... Je ne sais si dans un cœur que l'amour possède, il est resté jamais assez de force pour en obtenir un si grand sacrifice. — Je vois bien, reprit tristement Mathilde, qu'il faudra retourner encore auprès du prince, et le prier une seconde fois. » — Bérengère rejeta ce moyen, sentant bien que ce n'était pas en enflammant son juge qu'elle pourrait vaincre sa résistance, et que plus Mathilde répandrait d'onction et de grâce dans ses prières, moins l'amour permettrait au prince d'y céder. — « Je lui parlerai moi-même, dit-elle; peut-être lui prouverai-je que la barrière qui vous sépare ne peut jamais être ébranlée, que ce n'est pas avec votre

honte qu'il pourra faire son bonheur; et si mes instances sont infructueuses, s'il me refuse, c'est en vain que ma liberté m'aura été rendue, il faudra mourir ici. — Pourquoi donc serait-ce en vain, et pourquoi faudrait-il que vous mourussiez, s'écria vivement Mathilde; parce que Dieu me destine à souffrir, devez-vous en être la victime? » — La reine lui répondit faiblement que son devoir ne lui permettrait pas de la laisser seule à Damiette. — « Votre devoir, repartit la princesse avec fermeté, vous ordonne d'aller joindre votre époux aussitôt que les chemins vous seront ouverts, et mon devoir à moi m'ordonne de ne faire peser sur personne la part des maux qui me sont réservés: Dieu sera mon refuge, il sera mon appui; sa force nous vaut mieux que tout secours

humain, et sa force me suffira : partez donc, reine, partez sans crainte; car si vous me laissez seule, vous ne me laissez point abandonnée. » — En achevant ces mots, les regards de Mathilde élevés vers le ciel, respiraient une si divine confiance, qu'il semblait que déjà, loin de la terre, abîmée dans le sein de Dieu, elle y bravait le monde et les hommes, sûre d'être à l'abri de leurs atteintes en se plaçant aussi loin d'eux.

La reine, frappée du charme céleste dont l'espérance et la foi embellissaient la vierge, s'inclina devant elle avec une sorte de respect, et lui dit : — Assurément je partirai, non sans regret, mais sans crainte, et je réjouirai le grand cœur de Richard en lui apprenant que sa sœur n'a refusé d'être une reine sur la terre, que parce qu'elle se sent appelée à

être une sainte dans le ciel, et qu'elle n'a pas seulement les traits, mais l'ame d'un ange. — Mathilde remercia la reine avec un sourire plein de douceur, mais en même temps d'une si profonde mélancolie, qu'on eût dit qu'elle venait de recevoir à l'instant même le pressentiment de tous les maux qu'elle devait souffrir, et de tous les efforts qu'elle aurait à faire avant d'arriver à ce rang glorieux des anges, où on la plaçait déjà.

CHAPITRE XIII.

Le jour même, le prince fut introduit un moment dans l'appartement de Bérengère, que Mathilde ne quittait plus : en le voyant, en l'entendant exprimer la joie qu'il ressentait de son rétablissement, la reine attendrie, s'écria : « Cette vie qui m'est rendue, c'est à vous que je la dois ; je le dirai bientôt à Richard, je le dirai à l'Europe entière, un jour je le dirai à ce fils que je porte en mes flancs, et le nom de son bienfaiteur sera le premier qu'il apprendra à prononcer..... O grand prince ! que toutes ces bénédictions réunies

soient le prix de vos bontés, la terre n'a pas de plus grande récompense à offrir. — Mais le ciel en a, ajouta la princesse en rougissant beaucoup, et Malek Adhel pourrait y prétendre, ne le voudra-t-il donc jamais? — Le prince la regarda et ne lui répondit point. Il y avait trop d'émotions dans son cœur, pour qu'en parlant, il eût eu la force de les contenir, et il ne voulait plus laisser paraître aux yeux de Mathilde, la violence de l'amour qu'elle lui inspirait; souvent il avait cru voir que la vivacité de ses transports avait alarmé la pudeur de la princesse: peut être était-ce la cause de la profonde retraite où elle s'obstinait à vivre; peut être que pour obtenir plus de confiance, il fallait ne lui montrer que beaucoup d'égards, de respect et de déférence, et cacher soigneusement sa passion

jusqu'au moment où il pourrait espérer qu'elle ne s'en effrayerait plus. Quand il se fut senti un peu maître de lui, il répondit à la reine qu'il ne désirait, ni n'attendait d'autre récompense de ce qu'il avait fait pour elle, que le bonheur de l'avoir sauvée, et d'avoir satisfait Mathilde. — Alors la reine, les yeux humides de pleurs, d'un air craintif, embarrassé, et d'une voix timide, lui dit : Sans doute, ce n'est point à moi seule que vous avez rendu la liberté? Ma sœur..... — Votre sœur ne m'a point demandé la sienne, interrompit impétueusement le prince. — Devait-elle le croire nécessaire, seigneur, ne nous avez vous pas promis de ne jamais nous séparer? — Est-ce que vous voulez partir, madame, demanda Malek Adhel à Mathilde, en modérant de toute sa puissance l'a-

gitation terrible de son ame; est-ce que vous voulez quitter ce palais? — Assurément je le veux, répliqua la princesse, mes tristes yeux tournés vers ma nation, languissent de la revoir, et mon cœur l'appelle toujours. — A ces mots, le prince changea de couleur, il fit un geste de douleur et de surprise, et s'éloigna précipitamment. Cependant, s'arrêtant tout à coup, il revint avec lenteur sur ses pas, s'approcha d'une fenêtre ouverte, et là, le coude appuyé sur le marbre, et la tête penchée sur sa main, il demeura plongé dans une profonde rêverie. A l'extrémité de l'appartement, la reine et la princesse le regardaient et se communiquaient à demi voix les craintes et les espérances que leur inspirait la longue méditation du prince. A la fin, il revint vers elles avec un visage

plus tranquille, et dit à la reine d'une voix un peu contrainte, que quand le retour de ses forces lui permettrait de marquer le jour de son départ, il serait temps assez de s'occuper de celui de la princesse ; et si d'ici là vous daignez m'entendre quelquefois, ajouta-t-il, en regardant Mathilde, je vous dirai quelles raisons m'engagent à combattre ce désir ; cependant, si aucune de mes raisons ne vous touche, si vous persévérez dans votre désir, si vous voulez me quitter, si vous me dites : Malek Adhel, tu en mourras sans doute, mais n'importe, je veux partir : alors, madame, vous serez libre, je ne vous retiendrai plus, je ne vous reverrai plus, non, plus jamais ; ne savez vous pas que pour vous obéir, je ferai aisément le sacrifice de ma vie ? — Cependant, en dépit de ses efforts et de

son courage, quelques larmes furtives trahissent la violence de sa douleur, et s'échappent sur son mâle visage; Mathilde les voit, et les siennes coulent en abondance: agité de sa propre émotion, mais plus encore de celle que montre la princesse, Malek Adhel sent que s'il ne la quitte à l'instant même, il ne pourra contenir plus long-temps l'expression d'une passion qui n'a jamais été si impétueuse; alors, sans lui dire un mot, sans même la regarder, il sort de l'appartement. Mathilde continue à pleurer; la reine l'embrasse, et lui dit: « Ne vous désespérez pas, votre départ souffrira moins d'obstacles que je ne l'avais craint; je vois qu'avec des larmes et des prières il n'est rien qu'on ne puisse obtenir du cœur le plus généreux qui existe sans doute parmi les hommes. — Mais, est-il

vrai, ma sœur, que mon départ peut lui donner la mort ? demanda Mathilde en essuyant ses pleurs. — Si vous continuiez à le traiter avec une rigueur aussi outrée, répondit Bérengère, peut-être porteriez-vous son désespoir jusqu'à un excès où on peut tout craindre ; mais en le voyant quelquefois, en lui parlant avec une tranquille bienveillance, vous calmerez ses tourments, vous le ferez participer à la paix qui règne dans votre ame ; et si vous ne parvenez pas à remplir la sienne de l'image de votre Dieu, du moins lui persuaderez-vous que pour un héros comme lui la vertu ne doit jamais être un effort assez difficile pour qu'il en puisse coûter la vie. » Mathilde adopta ces raisons, et consentit à ne plus fuir le prince. Cependant, en prenant une résolution si contraire à celle

que l'archevêque lui a commandée ; elle ne croit point lui désobéir, parce que sa situation n'étant plus la même, il lui semble que sa conduite ne doit pas l'être non plus ; et en raisonnant ainsi, elle ne s'apercevait point que la maladie de Bérengère ayant ouvert son cœur à la pitié, il n'avait eu qu'un pas à faire pour aller de la pitié à la tendresse ; que l'air triste et passionné du prince le lui avait fait faire, et que par conséquent ce n'était pas sa situation, mais son cœur, qui avait changé.

Cependant il lui arrivait souvent, u milieu de ses prières, que mille lées terrestres la troublaient tout à oup ; il lui semblait alors que Dieu éloignait d'elle et la livrait à l'éter- l ennemi de l'homme qui, remplis- t son ame de dangereuses illusions de terreurs fantastiques. Inquiète

effrayée, elle avait recours aux larmes et aux pénitences ; mais ces larmes, que la seule piété ne faisait pas couler, ne la soulageaient pas, et au milieu des plus dures pénitences, sa pensée s'échappait toujours ailleurs.

La jeune novice passait souvent les nuits entières dans cet état d'angoisses intérieures, dont elle ne connaissait ni la cause ni le remède, et son visage, altéré par les anxiétés de son esprit, frappa plusieurs fois la reine ; mais cette épouse passionnée, qui n'apercevait rien qu'à travers son cœur, persuadée que le malheur d'être loin de Richard était le seul auquel on pût être sensible, ne voyait dans la tristesse de Mathilde que la crainte de ne pas partir, l'ennui d'être à Damiette, et ne doutait point qu'arrivée au camp des croisés elle ne reprît sa tranquillité première.

En attendant, le mal qui consume Mathilde s'accroît tous les jours; abattue par le jeûne, l'inquiétude et la pénitence, elle languit et penche vers la terre, semblable au lis humide de la vallée, que les rayons d'un soleil trop ardent ont frappé; ses yeux sont voilés, son teint perd son éclat; hélas! cette touchante tristesse ne sert qu'à l'embellir encore, et Malek Adhel qui la voit, la contemple, s'enflamme de plus en plus. Mais il se tait, car il a appris auprès de cette fille céleste ce qu'il avait ignoré jusqu'alors, à respecter la pudeur; pourvu qu'à son approche le visage décoloré de la vierge se couvre d'un léger incarnat, il sent qu'il n'en doit pas demander davantage, et que pour obtenir ce qu'il désire, il doit avoir l'air de ne rien espérer.

Son silence rend Mathilde moins

craintive ; il voit croître sa confiance à l'ombre de la réserve qu'il s'impose ; quelquefois elle daigne lever les yeux sur lui, lui sourire, elle répond à ses questions et ne se recule point quand il s'approche ; trop heureux de ces légères faveurs, il ne parle point encore de son amour, mais ses yeux, son accent, son air, en parlent à tous moments ; le feu qui le brûle entoure, presse, émeut la princesse, et s'échappe d'autant plus au-dehors qu'il est comprimé davantage ; n'osant se placer sur les lèvres du prince, il déborde de tous côtés, et répand sur ses gestes et ses moindres discours une séduction d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée, et contre laquelle la vertu même ne se défendrait pas ; l'innocence le peut encore moins. Comment Mathilde, qui jamais n'a connu

que cet amour divin, dont l'effet est de porter dans l'ame un calme doux et salutaire, supposerait-elle que l'amour est la cause de l'agitation qu'elle éprouve, et comment penserait-elle à en arrêter les progrès. Cependant un poids accablant oppresse sa poitrine, ses regards sont vagues et distraits, tantôt une rougeur brûlante couvre son visage, l'instant d'après une prompte pâleur lui succède et un frisson mortel court dans ses veines; mélancolique et rêveuse, elle se retire dans les lieux les plus reculés, les plus sombres du palais, et par instinct se cache à tous les yeux quand elle ignore encore qu'elle a quelque chose à cacher.

Mais déjà plusieurs jours se sont écoulés, et les forces de Bérengère sont revenues; elle sent qu'elle peut partir; il est temps d'en parler au

prince, et de savoir enfin si Mathilde la suivra. Ce n'est pas sans effort qu'elle va revenir sur ce sujet, et qu'elle se résoudra à déchirer le cœur auquel elle doit la vie ; mais son devoir et son intérêt même le lui commandent, car si elle ne réussit pas elle est décidée à partir seule ; et pourrait-elle se permettre de laisser Mathilde à Damiette, si elle n'avait pas tenté auparavant tous les moyens de l'en arracher.

Le soir arrive, la reine fait lever toutes les jalousies du salon de jaspe, elle s'assied avec Mathilde sur de riches coussins près d'une croisée, d'où l'on aperçoit les bosquets fleuris du Delta, et dans le lointain les flots toujours agités de la mer. Le prince entre, se place aux pieds des princesses. Bérengère garde le silence,

elle cherche dans sa pensée ces termes tendres et flatteurs que les femmes savent employer souvent avec tant de magie pour adoucir les sacrifices qu'elles imposent; mais elle n'en trouve point qui la satisfassent; de quelque manière qu'elle dise au prince qu'il faut que Mathilde parte, toutes lui perceront le cœur; elle n'a point la force d'entamer ce terrible sujet; chaque fois qu'elle ouvre la bouche, le souvenir de ce qu'elle doit au prince suspend ce qu'elle va dire et arrête le mal qu'elle va faire. Déchirée entre son devoir et sa faiblesse, elle ne sait que résoudre, et tombe dans une si profonde préoccupation, qu'elle ne voit plus ce qui l'entoure, et que Mathilde se sent comme tête à tête avec le prince. Celle-ci éprouve alors le plus cruel embarras, ses lèvres ne trou-

vent aucun mot à dire, et ses regards aucun objet pour se reposer; de quelque côté qu'elle jette les yeux, elle voit toujours ceux de Malek Adhel attachés sur elle; si elle se tourne vers la campagne, il se penche doucement; et de ses lèvres ose presser le bas de sa robe. Mathilde sent bien qu'elle ne doit pas le souffrir, mais en s'éloignant elle craint qu'il ne devine la raison qui la fait fuir, et il lui semble qu'en lui laissant voir qu'elle s'est aperçue de sa secrette témérité, elle aurait trop à rougir. Cependant, en se prolongeant, cette situation devient si pénible, que Mathilde n'hésite plus; elle se lève, elle va s'éloigner. Ce mouvement arrache tout à coup la reine à sa distraction; elle retient Mathilde, et sans oser regarder le prince, elle lui dit d'un ton

vif et précipité : « Seigneur, le jour est venu où je puis fixer mon départ et profiter de vos bienfaits; je meurs si je ne pars pas, mais je ne puis partir sans Mathilde. » Elle s'arrête comme oppressée de la douleur du prince. Mathilde, qui était debout, voit que son sort va se fixer, et retombe doucement sur son siège. Malek Adhel répond avec une modération affectée : « Si votre sœur l'exige, madame, ce jour-ci sera le dernier qui me verra auprès d'elle; mais pour prix de cette obéissance, je lui demande de l'entretenir un moment sans témoins; après que je lui aurai dit ce que je ne veux dire qu'à elle, si elle persiste à vous suivre, je ne m'opposerai plus à son départ, et vous n'aurez qu'à en marquer le jour. » En achevant ces mots, le prince sou-

pire profondément, comme déjà résigné à son sort. Bérengère le regarde avec surprise, puis interroge la princesse, et lui demande une réponse; elle n'en reçoit aucune. Mathilde, la tête penchée sur sa poitrine, demeure silencieuse et immobile. A la fin, la reine se lève et lui dit : « Vous venez d'entendre le prince, votre départ ne dépend plus que de vous... Je vous laisse avec notre généreux bienfaiteur, écoutez-le, vous ne pouvez vous en dispenser. — Ne le puis-je, en effet, demanda la princesse d'une voix tremblante? — Non, reprit vivement le prince, vous ne le pourriez sans une horrible barbarie; songez donc que pour quelques minutes d'entretien c'est ma vie que je vous promets. — Ces mots décident Mathilde, elle laisse lentement aller la main de la reine, qu'elle tenait encore; Béren-

gère sort de l'appartement, et Malek Adhel s'assied à sa place.

Il se fait un long silence, le prince paraît craindre de le rompre, et Mathilde le craint bien plus encore. Mais s'il ne lui parle pas, il la regarde; ses yeux errants sur tant de charmes ne peuvent s'en rassasier, et maintenant s'il continue à se taire, ce n'est plus par la crainte de parler, mais parce qu'il a oublié ce qu'il voulait dire; il ne songe plus qu'à voir et à aimer Mathilde : plus il la contemple, plus il s'enflamme; il s'approche, il la touche; d'ardents soupirs s'exhalent de sa poitrine; une vive rougeur se répand sur le front de la vierge, elle est oppressée; le voile qui couvre son sein semble s'animer par le mouvement qu'il en reçoit; Malek Adhel le voit, et l'espoir naît dans son cœur; son trouble

augmente, ses désirs l'égarent; il ose presser contre son sein la vierge du Seigneur... L'infortunée! le feu du ciel n'est pas plus prompt à embraser sa proie; mais la pudeur s'épouvante, la religion frémit; elle repousse avec horreur l'audacieux musulman, et cache dans ses mains son visage baigné de larmes. A la vue de ces pleurs, Malek Adhel tombe à genoux devant elle; il sent qu'il l'a offensée, et il en est au désespoir; car dans les heureux climats, où la chevalerie est en honneur, jamais l'amour n'alluma une flamme plus sincère que celle qui brûle le cœur du jeune Arabe: prosterné devant la princesse, il lui jure un respect inviolable, et s'engage à ne jamais lui parler d'une passion qui l'outrage; mais il la supplie de l'écouter, elle

ne le veut point; elle relève sa tête avec dignité, le regarde d'un air imposant et fier, et s'éloigne sans qu'il ose la retenir. Cependant, toujours à genoux à la place qu'elle vient de quitter, il étend les bras vers elle; il la conjure, avec l'expression la plus douloureuse, de l'entendre un moment, un seul moment, et promet de ne point s'approcher d'elle, de rester à la distance où il est. Mathilde s'arrête alors, et jetant sur lui un œil froid et sévère, elle dit : « Je ne peux plus écouter qu'un seul mot de vous, et ce mot doit être l'ordre de mon départ. — Mon pardon n'est-il qu'à ce prix, demanda-t-il en la regardant d'un air humble et passionné. — Si ma liberté m'est rendue, repliqua-t-elle, je jure de ne conserver que la mémoire de vos bienfaits, et d'ensevelir le souvenir de cet ins-

tant dans un éternel oubli. » — Hélas, elle ne savait pas qu'elle venait de promettre ce qu'elle ne pouvait plus tenir, et que le souvenir de cet instant allait s'unir à toutes ses rêveries et la poursuivre pendant le calme des nuits comme dans le tumulte du jour.

Cependant le prince demeure en suspens ; il hésite, il soupire, il regarde Mathilde, et ne trouve pas assez de force en lui-même pour promettre de ne la plus revoir : mais elle paraît impatiente ; elle fait un mouvement, elle va sortir ; il se décide, l'avenir s'anéantit, le présent est tout : pour prolonger de quelques minutes le plaisir de voir celle qu'il aime, il va se condamner à une éternelle douleur. — « Ne vous éloignez pas, Mathilde, s'écrie-t-il avec un accent déchirant, je vais

vous obéir. » — La princesse s'arrête encore ; une douce satisfaction se peint sur son visage ; elle élève vers le ciel et ses mains et ses yeux. — « O mon paisible cloître ; ô joies de ma jeunesse ; ô ma patrie, je vous retrouverai donc ! — Fille ingrate et cruelle, s'écrie le prince en se précipitant vers elle et saisissant une de ses mains en dépit de ses efforts, faut-il que votre bouche bénisse l'instant qui va briser mon cœur, et que la joie éclate dans vos yeux quand je prononce l'arrêt de ma mort : pas un regret sur mon sort, pas une larme sur ma douleur, et quand je suis traité avec une telle barbarie, retenu par un respect imaginaire, je craindrais encore d'offenser celle qui m'arrache la vie sans daigner seulement me plaindre !... Non, non, vous ne me fuirez pas, vous m'en-

tendrez malgré vous; » et forçant la princesse à s'asseoir, il se mit à genoux devant elle, prit ses deux mains dans une des siennes, posa l'autre sur le dos du fauteuil, et la regardant avec des yeux remplis de délire et d'amour : — « Oui, reprend-il, tu m'entendras, tu sauras quelle passion me dévore, quels transports j'ai enchaînés, et quels horribles tourments me déchirent : puisque mon silence, ni mon respect n'ont pu te fléchir, connais donc mon amour; entends sa voix; malgré toi prête l'oreille à ses cris, peut-être en seras-tu émue, et pénètreront-ils jusqu'à ton cœur » — La princesse, à ces mots, se rejette en arrière en détournant la tête avec effroi. — « O regarde-moi, reprend-il d'une voix suppliante, par pitié regarde-moi; il y a plus de délice dans un seul de tes regards que dans

tous les délices de la terre.... Non, c'est en vain que je le promettrais, je ne puis me séparer de toi, je ne puis cesser de te voir; cela seul est hors des bornes de mon obéissance; permets-moi seulement de rester à tes côtés, et puis ordonne.... Veux-tu retourner en Europe, je suis prêt à t'y conduire; veux-tu régner en ces lieux, veux-tu un trône, je t'y ferai monter.... O maîtresse absolue de ma destinée, commande à ton esclave, me voici sans voix devant toi, mais mon silence te parle assez. » — Il s'arrête oppressé; il tremble, des larmes passionnées coulent en abondance de ses yeux et baignent les mains de Mathilde; il ne la retient plus, l'excès de son émotion lui a ôté toutes ses forces; il ne la retient plus, et elle demeure encore; ce n'est plus la main du prince, c'est

sa propre faiblesse qui l'enchaîne : Malek Adhel le voit, et plein d'espérance, il goûte la félicité suprême ; mais semblable à toutes les joies du monde qui, entre l'espoir et le regret, s'arrêtent à peine un moment, le fugitif bonheur du prince s'évanouit tout à coup avec la faiblesse de Mathilde ; elle s'aperçoit qu'elle est libre depuis un instant, et rougit d'être encore depuis un instant auprès de Malek Adhel : la vertu, qui est toujours ce qu'elle aime le mieux, lui commande de fuir sans tarder davantage, elle va lui obéir : le prince voit son intention ; il voit qu'il y a dans ce cœur chaste et religieux une force qu'il ne peut vaincre ; abattu par cet obstacle, il cesse d'exprimer des vœux inutiles ; mais s'avançant vers Mathilde, le désespoir dans l'ame et les yeux pleins d'une som-

bre douleur, il lui présente un poignard et dit : — « Eh bien, puisque tu veux me fuir, tu es libre, quitte à jamais ces lieux ; mais avant de t'éloigner, par pitié plonge ce fer dans ma poitrine, il me fera moins de mal que ton départ. » — De sa faible main la vierge soulève avec effort l'arme homicide, et regardant le prince avec attendrissement, elle dit : — « Avant que je l'enfonçasse dans un cœur si généreux, je verserais assurément tout mon sang : ô prince magnanime, pourquoi vous livrer à de si violentes douleurs, à de si coupables tendresses ; quel est votre espoir ; qu'osez-vous me demander ? Existe-t-il un lien possible entre la sœur de Richard et le frère de Saladin ; existe-t-il un lien qui ne soit un crime entre une fille chrétienne et un prince musulman ? Un sacrifice

est-il au-dessus de votre courage, et vous est-il plus facile de mourir que d'être vertueux ?»

Ce peu de mots appaise l'emportement du prince; il est frappé du mélange de dignité et de douceur empreint dans la physionomie de Mathilde; elle s'aperçoit qu'elle a réussi à le calmer; et aussitôt elle reprend, avec un sourire angélique : — Et si vous élevant au-dessus de tous les désirs terrestres, vous me laissez suivre en paix la route que le ciel m'a tracée, quel homme obtiendra jamais de moi ce que je vous donnerai ! Quel aura plus de droits à ma reconnaissance, à mon estime, à ma vénération? — Et votre amour, Mathilde, interrompit le prince, votre amour appartiendra à un autre époux. — Mon amour n'appartiendra qu'à Dieu, s'écria-t-elle avec un pieux enthou-

siasme, seul il aura et mes vœux et mon cœur; jamais ils ne seront le partage d'aucun mortel.... Noble Malek Adhel, laisse-moi, laisse-moi retourner aux autels de ce Dieu à qui je suis promise, de ce Dieu qui ne l'aurait peut-être pas emporté sur toi s'il t'avait fait chrétien.—Elle dit, et s'arrête étonnée de ce qu'elle a dit. Malek Adhel s'écrie :—Quel que soit le Dieu qui t'inspire, je cède à son ascendant: fille étonnante et sublime, sois libre, dispose, ordonne, commande ton cortège, choisis ta route, mes esclaves sont à toi, et ici tout t'est soumis comme moi-même.— A ces mots, dans la crainte d'une nouvelle faiblesse, elle se hâte de s'éloigner; mais avant de passer le seuil de la porte, elle s'arrête, se retourne et dit :—Recevez mes adieux, recevez mes bénédictions; dans ce cloître où

je cours m'ensevelir, je prierai pour vous jusqu'à la fin de ma vie, et si Dieu daigne m'entendre, un jour viendra où nos pensées, embrasseront le même but, concevront les mêmes espérances ; et dans ce monde, si tout nous séparait, dans le ciel, tout nous réunira.

Elle dit, et il ne la voit plus ; que dis-je ? il ne la voit plus, partout elle est présente à ses yeux : il ne voit, il n'entend qu'elle : dans l'agitation désordonnée de ses esprits, il marche à grands pas, sans savoir où il est, ni qui il est : plusieurs esclaves s'avancent vers lui, lui parlent ; il n'entend rien, il les regarde fixement et ne leur répond pas : on l'entoure, on l'interroge, il s'éloigne en silence ; il marche vers son appartement, s'assied, son corps est immobile, et pendant quelques

instants il oublie la terre où il vit, et croit habiter un monde qui n'est peuplé que de l'image de Mathilde.

Cependant Metchoub vient d'arriver; c'est ce que les esclaves du prince étaient venus lui dire, et ce qu'il n'a pas entendu : déjà la nouvelle de la prise de Ptolémaïs est répandue dans Damiette; le peuple effrayé croit voir les chrétiens maîtres de Jérusalem, et court dans les mosquées implorer le sourd Mahomet : les soldats s'assemblent autour du palais, les émirs veulent voir Malek Adhel; mais il est enfermé, et nul n'ose forcer sa retraite. Tandis qu'autour de lui la rumeur naît, croît et s'augmente, il demeure livré à sa rêverie, et seul, il ignore encore la prise de Ptolémaïs.

Cependant Metchoub demande à

grands cris à être introduit auprès du prince; il montre les ordres du sultan, à ce nom sacré, toutes les portes s'ouvrent, les gardes mêmes de Malek Adhel n'osent point résister; Metchoub s'avance, il est devant le prince, celui-ci s'étonne de sa témérité; Metchoub lui présente en silence les lettres de Saladin, cachetées du sceau royal; à cette vue, l'amitié recouvre ses droits affaiblis dans le cœur de Malek Adhel; il baise avec respect ce papier que lui envoie un frère qu'il aime, et demande à Metchoub dans quel lieu il a laissé Saladin. — Sur la montagne de Kourcutba, répond Metchoub, où il t'attend avec impatience, ne comptant que sur la force de ton bras pour ressaisir la superbe Ptolémaïs, que les chrétiens lui ont arrachée. — Est-ce que les chrétiens sont mal-

tres de Ptolémaïs : s'écria Malek Adhel, frappé de surprise. — Peut-être ne devrais-tu pas t'en étonner, reprit hardiment Metchoub, puisque c'est toi qui as causé sa chute? — Qu'oses-tu dire, téméraire esclave? interrompit le prince avec colère. — Je dis que c'est la voix de l'archevêque de Tyr et le bras de Montmorency qui ont abattu Ptolémaïs : c'est toi qui leur as rendu la liberté, c'est donc toi que j'accuse du malheur de nos armes ; je t'ai accusé de même devant ton frère ; je ne rétracterai point mes paroles devant toi : si tu les crois fausses et perfides, tu peux me punir, ma vie est dans tes mains. — Malek Adhel est frappé de la justesse de ce reproche, il voit ses torts, et se sentant trop de moyens de les réparer pour craindre d'en faire l'aveu, il répond : Va, fidèle serviteur, ce n'est pas auprès de moi que ta fran-

chise et ton zèle pourront te nuire: Tu m'as accusé et je m'accuse aussi: mais si j'ai fait une faute, je puis la racheter et rendre Ptolémaïs à mon frère. — Sans doute tu le peux, pour la reconquérir tu n'as besoin que de te présenter devant ses murs; mais le sang de tous les fidèles musulmans qui ont péri en la défendant, comment le racheteras-tu? — Metchoub, reprit le prince d'un air sombre, n'en dis pas davantage, tu mets le trouble dans mon cœur, car je sais que le sang répandu ne dort point et ne reste jamais sans vengeur..... Laisse-moi seul maintenant, laisse-moi voir quelle expiation mon frère me demande pour une faiblesse dont les conséquences ont été si funestes, mais dont la cause est trop belle pour perdre jamais son empire dans mon cœur. — Que dis-tu, illustre prince,

repartit Metchoub, un guerrier comme toi doit-il laisser ternir sa gloire par un amour insensé, et préfères-tu à ta patrie en larmes, une chrétienne vagabonde? — Sur ta tête, n'ajoute pas un mot, esclave présomptueux, répliqua vivement le prince, et si tes jours te sont chers, retiens ta langue sacrilège, et garde-toi de laisser échapper un mot outrageant contre la princesse d'Angleterre.

Metchoub sortit et n'obéit point aux ordres du prince, car son ame était profondément ulcérée contre lui : la honte d'avoir été battu par les chrétiens, d'avoir été réduit à leur donner lui-même les clefs de Ptolémaïs; l'image de tous les soldats moissonnés à cette fatale journée, le souvenir de sa famille captive et de ses fils massacrés, avaient allu-

mé dans son ame une haine violente contre l'auteur de tant de désastres; aussi ne pouvait-il contenir son ressentiment, et il exhala devant les grands et les émirs, devant les troupes et le peuple, tous les reproches que méritait la faiblesse du prince, et toute l'horreur que lui inspirait la chrétienne qui en était l'objet: mais les troupes et le peuple, les émirs et les grands étaient trop sincèrement attachés à Malek Adhel pour accueillir de pareilles plaintes, et ne pas repousser toutes celles qui attaquaient l'honneur du prince qu'ils adoraient; toutefois ils le défendaient contre Metchoub, ils se joignaient à celui-ci pour accuser la princesse d'Angleterre; elle seule à leurs yeux était cause du malheur des musulmans, aussi apprirent-ils avec de grandes acclamations de joie que les ordres

du sultan allaient l'arracher au prince, et que Metchoub lui-même était chargé de la ramener au camp des croisés. Mais tandis que cette nouvelle, répandue à dessein par Metchoub dans toutes les villes réjouit le cœur des habitants, Malek Adhel ouvre les lettres de Saladin : elles lui confirment que c'est au renvoi de l'archevêque et de Montmorency qu'est due la prise de Ptolémaïs : il sent combien à cet égard son frère aurait de reproches à lui faire, et il ne lui en fait aucun : il voit qu'on a voulu élever des soupçons sur sa fidélité dans l'âme du sultan, et que le sultan les a tous repoussés : au lieu de se plaindre de lui, il implore son secours et prie quand il pourrait commander. Répondra-t-il par de nouveaux torts à une si confiante, si touchante bonté,

et ne fera-t-il rien pour un frère offensé qui, étant son maître, ne lui parle qu'en ami? Sans doute le sacrifice est immense; se séparer de Mathilde, ne plus la voir! Mais Mathilde elle-même ne l'exige-t-elle pas, ne lui a-t-il pas promis de ne plus s'opposer à son départ, et quand Saladin le veut ainsi, et que l'intérêt de la patrie l'ordonne, l'amour sera-t-il plus puissant que la foi, le devoir, l'amitié? O quel terrible combat ils se livrent! comme ils agitent, bouleversent et déchirent le sein du jeune Arabe; mais l'amour, quelque violent qu'il puisse être, n'est pas toujours plus fort qu'une grande ame, et si jamais homme ne le connut au dégré où l'éprouve Adhel, jamais homme aussi, ne fut plus capable de ces grandes résolutions; de ces élans d'héroïsme qui s'élèvent au-

dessus de tout, subjuguent tout, faiblesses, craintes, danger et jusques aux passions mêmes : c'en est fait, il est déterminé, Mathilde partira, il le veut, il le jure, et à ce serment, la vertu triomphe et sonne sa plus belle victoire.

Mais quand l'ascendant de l'amitié vient de l'emporter sur l'amour, c'est contre cette même amitié que la générosité lutte encore, et l'ame magnanime de Malek Adhel a eu plus de force pour consentir au départ de Mathilde, que pour se résoudre à manquer de foi à la reine. Il vient de sacrifier sa vie à son frère, mais son honneur est encore d'un plus grand prix, et son honneur lui commande de ne pas rétracter la parole que Bérengère a reçue de lui. Cependant, les ordres de Saladin sont à cet égard aussi précis que sévères; Mal-

choub les connaît, il les aura déjà répandus, et Malek Adhel n'a de moyens pour y désobéir, qu'en faisant révolter ses soldats contre la volonté suprême du sultan : il sait bien qu'il en a le pouvoir; mais en a-t-il le droit, et parce que son frère lui a laissé une autorité absolue en Égypte, en usera-t-il pour le trahir? Et maintenant que ce n'est plus entre sa faiblesse et son devoir qu'il hésite, mais entre deux devoirs également impérieux, que va-t-il résoudre, et lequel sera sacrifié? A la fin, il s'écrie : Demain je fais préparer le vaisseau qui portera Mathilde à Ptolémaïs, l'aurore du jour suivant la verra partir; moi je remonte le grand fleuve avec la reine, je la laisse au Caire, libre, maîtresse dans le palais des califes; aussitôt je me hâte d'aller demander à Saladin l'ordre de sa délivrance, je

ne le demanderai point en vain, je ne ferai pas valoir impunément la parole que j'ai donnée à la reine, Saladin la ratifiera, car il a horreur du parjure, et ne souffrirait pas que son frère en commît un.

Cependant, la nuit s'est écoulée dans ce long combat des plus nobles et des plus vifs sentiments; déjà le soleil va s'élancer hors du sein de la vaste mer, sa lumière jaillit et éclate; Malek Adhel soupire et ne voit point sans effroi la naissance de ce jour qu'il a promis de commencer par un grand sacrifice, mais soutenu par la voix de l'amitié et de la patrie, son courage ne l'abandonne pas, il sort du palais, se rend sur le port, choisit lui-même le vaisseau qui doit porter Mathilde, donne à cet égard tous les ordres nécessaires, et pour se garantir d'une faiblesse qu'il redoute et

dont il rougit, il se détermine à s'éloigner de Damiette sans voir la princesse, et à n'y revenir que quand elle n'y sera plus. Il rencontre Metchoub, et lui dit : Esclave, la princesse partira demain avec toi, veille sur cette tête sacrée, la tienne m'en répondra. — Puis il le charge de remettre à la reine une lettre où il explique à cette princesse les motifs de sa conduite, où il lui dit que plutôt que d'occasionner une révolte à Damiette, il s'est décidé à retarder, mais seulement à retarder l'exécution de sa promesse; que dans deux jours il reviendra la conduire au Caire, et qu'il lui jure que bien peu de jours après, il lui enverra une escorte pour la conduire au camp des croisés.

Alors, sans regarder le palais, sans oser seulement se permettre de songer à Mathilde, il sort de Damiette

et va à Peluse, à Pharamia, il parcourt les différentes villes qui bordent la mer, et s'élèvent vers les bouches du Nil; il réunit ses troupes, les assemble et les dispose à marcher conformément aux ordres du sultan, vers les montagnes de Kouroutba.

CHAPITRE XIV.

DURANT cette nuit qui venait de détruire si cruellement les espérances de Bérengère, les songes les plus flatteurs avaient occupé son esprit : ayant appris la veille par Mathilde que le prince leur permettait enfin de partir toutes deux, déjà elle marquait dans sa pensée le jour où elle quitterait Damiette, et celui où elle reverrait son époux. Au milieu de sa joie, elle se rappelle la princesse de Jérusalem, et pour donner à sa conscience autant de satisfaction qu'à son cœur, elle se résout à faire par-

ticiper, cette infortunée à son bonheur, et passe chez elle pour lui annoncer qu'enfin le jour est venu où elle peut remplir sa promesse et la ramener dans sa patrie.

Depuis long-temps Agnès ne voyait plus la reine; renfermée dans son appartement, elle prétendait que la pénitence seule l'y retenait; mais son seul motif était d'éviter la présence de personnes qu'elle détestait, et qu'elle savait avoir le droit de la mépriser. Résolue à ne point s'éloigner du prince, elle entretenait des espions, qui lui rendaient compte de tout ce qu'il faisait et des progrès de son amour pour Mathilde. En écoutant leurs rapports, son ame s'abreuvait de fiel et de rage; et pour exécuter sa vengeance, elle attendait d'être sûre que le départ de la reine

ne serait pas suivi de celui de Mathilde. Si elle ne part pas, s'écriait-elle dans ses accès d'emportement solitaire, si l'ingrat ose la garder auprès de lui, il ne jouira pas longtemps de cette vue adorée, et ce poignard le fera souvenir qu'Agnès existe, et que son bras n'a pas oublié de frapper.

Elle a appris une des premières l'arrivée de Metchoub; elle a voulu le voir, lui parler; gagnés par ses largesses, ses gardes l'ont introduit secrètement chez elle; elle a su quels ordres il était chargé d'exécuter; et en lui peignant la passion du prince comme capable de l'entraîner aux plus grands crimes, et le caractère de Mathilde sous les plus odieuses couleurs, elle a su augmenter la profonde défiance qu'il avait conçue contre le prince, et lui donner un zèle

plus ardent pour presser le départ de Mathilde.

Il venait à peine de sortir de chez elle et de recevoir les ordres de Malek Adhel, lorsque la reine se rendit chez Agnès. Elle fut surprise de cette visite inopinée, et ne savait à quoi l'attribuer, lorsque Bérengène prenant la parole, lui dit avec un doux sourire : « Je viens remplir ma promesse, je viens proposer à Agnès d'abandonner ces murs, témoins de sa honte, et de nous suivre loin des infidèles, de leurs chaînes et de leurs cités, dans ce camp des chrétiens, où elle pourra verser ses larmes au milieu de ses frères. » Agnès répondit : « Eh quoi! votre majesté ignore donc qu'il ne lui est plus permis de partir. — Que dites-vous ? reprit Bérengère troublée, Malek Adhel a donné hier sa parole à ma sœur. —

Et c'est peu d'heures après l'avoir donnée qu'est arrivé Metchoub, l'envoyé de Saladin ; il est venu annoncer la prise de Ptolémaïs, et sans doute, madame, cette grande conquête pourra adoucir vos malheurs et les maux qui vous sont réservés..... — Ptolémaïs est prise, s'écria la reine éperdue, et vous parlez des maux qui me sont réservés ! Cette grande victoire aurait-elle donc été ensanglantée par un grand malheur ? quelques-uns de nos plus vaillants souverains auraient-ils péri... Philippe-Auguste... » Sa langue glacée ne lui permit pas de prononcer un autre nom. Agnès répliqua : « On dit que ce siège a été l'occasion d'un effroyable carnage, et que les chrétiens ont payé cher leurs succès, mais Metchoub ne connaît point le nom des victimes, et surtout il ne parle pas de Philippe-

Auguste. Ce qu'il m'a seulement appris, c'est que Saladin veut que la princesse Mathilde soit renvoyée au camp des croisés, et que votre majesté soit tenue au Caire dans une étroite captivité, jusqu'à ce que Richard consente à donner Ptolémaïs pour prix de votre rançon. »

L'infortunée Bérengère n'en entendit pas davantage, elle n'a point de force contre tant de douleurs, ses sens défaillent, elle tombe sans mouvement. En la voyant dans cet état, Agnès s'écrie : « C'est donc elle maintenant qui a besoin de mes secours, c'est moi qui vais la protéger; je ne suis plus la seule qui souffre et se meurt. » Cependant elle fait appeler les femmes de la reine. Au bruit de cet accident, Mathilde accourt, et à l'aspect de sa sœur pâle et inanimée, elle jette un cri de douleur, se précipite

auprès d'elle, la serre dans ses bras, la couvre de larmes, lui donne elle-même tous les secours avec un zèle, une activité que personne ne peut égaler, en invente de nouveaux, en découvre de plus efficaces, et parvient enfin à rappeler à la vie l'infortunée pour laquelle elle donnerait son sang avec joie. Bérengère entr'ouvre ses paupières languissantes, elle aperçoit Mathilde à genoux près d'elle, et plus loin la cruelle figure d'Agnès. Cette vue lui rappelle et les coups qu'elle vient de recevoir et la main qui les a frappés; elle fait un mouvement d'horreur : « O ma chère Mathilde ! s'écrie-t-elle, éloignez-moi d'ici, délivrez-moi de l'aspect de cette femme barbare, qui semblait si satisfaite de pouvoir me déchirer le cœur. » Mathilde se retourne avec surprise :

« Ce que j'entends est-il possible ? Agnès, est-ce vous dont la reine se plaint ? — Les malheureux s'en prennent à tout, répondit-elle avec un froid dédain ; et parce que j'ai appris à la reine que Saladin la condamnait à une éternelle captivité, elle m'accuse comme si c'était moi qui en eusse porté l'arrêt... — Une éternelle captivité ! interrompit Mathilde épouvantée, ah ! ma sœur, ne le craignez pas, une telle barbarie est impossible ; il n'y a pas même parmi les infidèles d'hommes assez méchants pour l'ordonner ; reposez-vous sur la foi de Malek Adhel, ce noble prince ne violera pas ses promesses. — Votre pouvoir sur lui est bien grand, bien connu, repartit Agnès avec une ironie amère, et personne ne doute du prix que vous lui offrirez pour la dé-

livrance de la reine ; mais quelque puissants que soient ces moyens, peut-être vous manqueront-ils et comptez-vous trop sur eux ; le nom de Saladin sera ici plus fort que vous. — Je ne compte, reprit Mathilde avec une noble fierté, que sur la foi des serments et la force de la vertu, ces appuis-là ne manquent jamais. » Agnès lui répondit avec ironie que cet enthousiasme ne trompemit personne, et que personne ne doutait des artifices qu'elle avait employés pour séduire le prince. Ce reproche, loin d'irriter Mathilde, lui inspira une profonde pitié pour Agnès. « Infortunée, lui dit-elle, tu ne sais donc plus quels effets produit la vertu et quelle force elle donne ; tu y demeureras donc toujours étrangère, Dieu et ton repentir ne t'y ramèneront point... — Je

ne me repens, interrompit Agnès avec colère, que de vous avoir permis d'entrer ici.—Je n'y resterai pas longtemps, reprit froidement Mathilde; la reine est maintenant en état d'être transportée chez elle, nous allons vous quitter, et puissiez-vous, Agnès, revenir bientôt à nous, nos bras vous seront toujours ouverts. »

En achevant ces mots, aidée par les femmes de la reine, elle la conduisit dans son appartement; Bérengère, faible et malade, se jette sur son lit baignée de larmes, et demande à grands cris que le prince daigne venir la voir un moment; Mathilde, alarmée à l'excès de l'état de sa sœur, fait appeler le duc de Lancastre; elle le conjure d'aller dire à Malek Adhel la douleur et les vœux de la reine; le duc de Lancastre l'interrompt.

« Madame, lui dit-il, je crains qu'il ne soit trop tard maintenant : comme je me rendais ici, j'ai appris que le prince était sur le point de quitter Damiette, et qu'il avait chargé le terrible Metchoub de faire exécuter, pendant son absence, les ordres de Saladin : demain sans délai votre altesse doit s'embarquer pour Ptolémaïs. — O ma sœur, s'écria la reine, si Malek Adhel s'éloigne, je suis perdue ; courez à lui, obtenez ma grâce, ou cette place devient mon tombeau. — J'y cours, s'écria vivement Mathilde ; calmez-vous, je vais me jeter aux pieds du prince ; il m'y verra mourir, ou il me rendra votre liberté : duc de Lancastre, conduisez-moi. » — Elle part, elle sort du palais de la reine ; elle entre dans une cour remplie de gardes : cette jeune et timide vierge n'en ressent aucune crainte ;

elle ne voit que les dangers de sa sœur, tous les autres dangers s'effacent devant ceux-là : s'il n'est point d'innocence sans timidité, il n'est point de vertu sans courage, et Mathilde a une âme qui peut s'élever par momens au-dessus de toutes les frayeurs. Elle va pénétrer dans le palais du prince, on l'arrête ; elle demande à le voir, il vient de partir, il n'est plus à Damiette : à cette funeste nouvelle elle a cru entendre le dernier soupir de la reine ; elle pâlit, chancelle ; elle ne sait plus comment elle sauvera Bérengère : le terrible Metchoub paraît : sans respect pour son rang, sans pitié pour sa douleur, il lui annonce avec dureté qu'il n'y a plus aucun moyen de changer son sort, que les pleurs et les prières n'y feront rien, que dès demain il l'arrache de ce palais, et que la reine,

conduite au Caire, y sera retenue prisonnière jusqu'à ce que Ptolémaïs soit rendue aux musulmans. Mathilde frémit; l'image de Bérengère expirante ne lui permet de négliger aucun moyen; elle embrasse les genoux de Metchoub, oui elle les embrasse et n'en rougit pas; car ce qu'il y a de plus humble, est ce qu'il y a de plus grand quand c'est la charité qui conduit. — « Prenez pitié, s'écrie-t-elle, prenez pitié d'une reine infortunée; elle ne survivra pas à son malheur; voulez-vous avoir à répondre de sa mort. » — Elle dit, et sa voix expire dans les larmes : Metchoub est surpris, il ne comprend pas comment, après qu'il a parlé, on ose espérer encore, et ne voit qu'une insensée dans celle qui tente de s'opposer à la volonté du sultan. — « Chrétienne, lui dit-il, que me demandes-tu; ignores-

tu que les ordres de Saladin sont sacrés pour tous ses sujets, que nul n'y résiste; que s'il m'avait demandé ta vie, je te plongerais en cet instant mon poignard dans le cœur, et que s'il me demandait ma tête, j'irais moi-même la lui porter : retire-toi donc; demain à la naissance du jour sois prête à partir, et remets à la femme de Richard cet écrit que Malek Adhel m'a laissé pour elle; il contient les ordres de Saladin, je n'y puis rien changer. » — Alors il s'éloigne; Mathilde regarde le papier qu'il vient de lui donner, et une faible espérance se réveille dans son cœur; elle ne peut croire que la reine ne trouve quelques consolations dans une lettre de Malek Adhel, et se hâte de la lui porter. En la voyant entrer, la reine s'écrie : « Que vous a dit le prince, ma sœur,

que vous a-t-il dit? » — Mathilde, en silence, lui remet le papier qu'elle tient. — « Qu'est-ce, demande Bérengère en le prenant d'une main tremblante, est-ce l'ordre de ma liberté? » — Elle l'ouvre, elle voit le fatal arrêt, et ne voit que cela; ni les vifs regrets que le prince lui exprime, ni les promesses par lesquelles il s'engage ne calment son désespoir; la prolongation de sa captivité et le départ de Mathilde, voilà tout ce qui la frappe. — « Ainsi, s'écrie-t-elle d'un air égaré, le prince n'est plus à Damiette, vous ne l'avez point vu, vous serez partie quand il reviendra, et il a laissé Mefchoub maître de notre sort? » — La princesse ne lui répond point, et la presse dans ses bras en pleurant. — « Tu ne me réponds point, lui dit la reine dans une sorte d'aliénation d'esprit; je te

demande si l'arrêt de ma mort est irrévocable, et tu ne me réponds point; c'en est donc fait. » — Elle s'arrête, presse ses deux mains contre son cœur, comme ne pouvant supporter le poids qui l'accable, ses yeux sont secs, égarés. — « Pourquoi pleures-tu, dit-elle à Mathilde, pourquoi pleures-tu, toi qui pars, qui vas revoir Richard, qui n'as point à répondre de la mort d'une créature qui te demande la vie... Oh! laisse, laisse les larmes à l'épouse infortunée qui va mourir loin de l'objet de sa tendresse, à la mère inconsolable qui ne verra jamais le fruit de son amour. » — Elle succombe, son front pâle, ses membres glacés et roidis déchirent l'ame de Mathilde et lui font naître une pensée, lui inspirent un dessein... pensée audacieuse, dessein téméraire, mais elle n'hésite

point à les adopter, et s'arrête avec courage à un projet qui peut sauver la reine. Impatiente de lui communiquer ce qu'elle croit être l'effet d'une inspiration divine, elle se hâte de lui donner tous les secours qui peuvent la rappeler à la vie; et à peine a-t-elle réussi à la ranimer, qu'elle écarte tous les témoins; les voilà seules. — « Ma sœur, lui dit-elle, écoutez-moi, car vous pouvez être consolée, écoutez-moi, car si vous voulez me croire, vous partirez demain. » — La reine relève sa tête languissante, la regarde d'un air surpris. — « Que dis-tu, Mathilde? — Qu'il faut que demain, vêtue de mes habits, couverte de mon voile, vous partiez pour Ptolémaïs à ma place, tandis que je resterai ici, trop heureuse de porter les fers destinés à vos royales mains. »

— Elle s'arrête oppressée, car elle a parlé avec cette précipitation qui semble indiquer qu'on craint de voir s'évanouir son courage avant de finir ce qu'on veut dire. — Bérengère fixe sur elle des yeux pleins d'incertitude et de joie. — « O miracle de charité, ô véritable sainte, s'écrie-t-elle, qu'oses-tu proposer? Me crois-tu capable d'abuser d'une bonté si héroïque, et de t'abandonner à la passion d'un prince qui t'adore, et à la vengeance d'un sultan irrité? — Quand je verrais toutes les séductions de la terre m'entourer, interrompit la pieuse princesse d'une voix animée, et une armée entière prête à fondre sur moi, mon cœur n'en prendrait pas d'épouvante, car l'Éternel est mon défenseur et mon réfuge..... Ma sœur, il n'est plus temps d'hésiter, le moment est venu où il faut

nous dire un long adieu ; demain l'une de nous doit nécessairement partir ; partez, allez joindre votre époux, sauvez votre enfant, Dieu vous le commande aussi impérieusement qu'il me commande à moi de rester ici pour souffrir à votre place. »

En parlant ainsi, Mathilde sentait bien qu'elle faisait un sacrifice, et c'est pour cela qu'elle parlait avec tant d'assurance ; si elle avait trouvé au fond de son ame un simple doute sur la pureté de ses intentions, une seule pensée qui l'attachât à Damiette, son noble enthousiasme se serait évanoui, et dès-lors, moins généreuse, peut-être eût-elle voulu partir ; tant il est vrai que les grands dévouements et les vertueux sacrifices ne peuvent être conçus que par un cœur innocent : dans cet instant, si l'amour de Malek Adhel se

présentait à la princesse, ce n'était que pour lui faire trouver en elle-même toute la force nécessaire pour en triompher : la reine pénétrée de reconnaissance, regardait avec une religieuse admiration, cette jeune et timide beauté qui, par excès de charité, consentait à s'exposer seule sans autre secours que Dieu, à tous les pièges de l'amour et à la colère d'un grand roi. Un si extraordinaire courage la frappe : elle se plaît à croire que la providence n'a conduit Mathilde en Orient, que pour y confondre les infidèles par l'éclat et l'exemple de sa haute sagesse. Elle sait que le plus beau, le plus sublime privilège de la vertu, est de se communiquer en se montrant, et elle se demande si ce ne serait pas aller contre les décrets suprêmes que d'enlever cette jeune fille aux épreuves qui doi-

vent lui acquérir une gloire immortelle : ainsi Bérengère, en cédant à son propre penchant, se persuade qu'elle obéit à la voix de Dieu, et elle répond : « Non, ce n'est point seulement parce que mon intérêt m'en presse que je souscris à votre projet, mais parce qu'il me semble que le ciel même vient de parler par votre bouche : Mathilde, votre ame me paraît si belle, si supérieure à toutes les ames humaines, que je me croirais coupable en agissant autrement que vous ne l'avez décidé..... Je partirai, ma sœur, j'irai apprendre aux chrétiens que le temps des miracles a reparu pour eux, et que l'esprit divin est descendu sur la terre sous la forme angélique d'une vierge de seize ans : je dirai à Richard de quelle sainte et éblouissante lumière votre nom couvrira l'illustre race des

Plantagenets, et si dans ces jours de tribulations qui vont être votre partage, votre ame avait un moment de tristesse, songez que vous avez sauvé ma vie, que sans vous l'enfant de mes entrailles n'aurait jamais vu le jour, et que cette pensée vous console et vous soutienne. »

Mathilde soupire, serre la main de la reine et ne répond rien: sans doute elle est loin d'éprouver aucun repentir, elle n'éprouve pas même de crainte, mais la vraie piété n'est pas présomptueuse, et la sienne qui voit le triomphe que la reine lui promet, comme le plus désirable de tous les biens, n'ose pas le voir comme le plus assuré, et se contente de l'ambitionner avec ardeur, sans l'attendre avec confiance. Cependant le jour fuit, les femmes destinées à accompagner la princesse, font autour

d'elle les préparatifs du départ: bientôt la nuit vient, Mathilde profite de son silence et de son obscurité pour envelopper sous les larges plis de son chaste habit de lin, les traces visibles de l'état de Bérengère: elle attache son bandeau virginal sur le front de cette épouse passionnée, et a soin d'en couvrir son visage, sa taille et son sein. Elle regrette ses simples habits, et ne se voit point sans confusion parée des magnifiques vêtements de la reine; mais déjà les ténèbres s'éclaircissent, le vent souffle, les mariniers s'éveillent, le vaisseau tend sa voile, une sourde rumeur annonce aux princesses qu'on approche de leur appartement, et que l'heure du départ va sonner: Bérengère pâlit, Mathilde prête à s'évanouir, se ranime à l'aspect de la faiblesse de la reine, elle la serre

contre sa poitrine. — Du courage lui dit-elle, car là haut Dieu nous voit, nous soutient et nous approuve; élevez votre ame à lui, je vais prier pour vous. — En achevant ces mots, elle s'arrache à sa sœur éperdue, et court s'enfermer dans son oratoire; Bérengère avait à peine eu le temps de rejeter son voile sur son visage, lorsque le duc de Lancastre entra suivi des femmes de Mathilde et des gardes du prince. — Je viens chercher votre altesse, lui dit-il, on n'attend plus que vous. — Bérengère en silence présente au duc sa main enveloppée dans la grande manche de son habit. — Ne pourrai-je, demande le duc, ne pourrai-je, avant de partir, présenter mon hommage à mon illustre reine. — Bérengère secoue la tête et fait signe que la reine ne peut le recevoir. — Le duc se tait, et